



Aussi longtemps
que les choses iront
systématiquement
mal, je continuerai
systématiquement
à dire qu'elles ne
vont pas bien —

Henri ROCHEFORT

Directeur-Fondateur: Jean-Charles Harvey

Administration et rédaction, 180 est, rue Sainte-Catherine (suite 44), Montréal
Case postale 20, Station "N" — Tél. PLateau 8471

Rédacteur en chef: Emile-Charles Hamel

Du nationalisme au racisme

Quelqu'un me reproche de ne pas faire la différence entre le nationalisme sain, le nationalisme outrancier et le racisme. J'espère qu'il n'est pas nécessaire d'écrire un volume chaque fois que nous jugeons des patriotards et nos agents de désunion. Qu'il y ait un nationalisme sain, je l'accorde, mais celui-là se nourrit moins de mots que d'action. Il ne consiste pas à prononcer des discours sur les traditions ancestrales et sur le sang des aïeux, encore moins à prendre sans cesse une attitude de brailleurs, mais plutôt à former un peuple fort, viril, éclairé, capable de s'imposer par son caractère, son esprit et son cœur.

Pour les Canadiens de langue française, un seul patriotisme compte: c'est la mise en valeur des dons qu'ils possèdent. Il ne nous sert de rien de nous plaindre, de rejeter sur d'autres la responsabilité de nos faiblesses et de nos misères, si nous ne sommes pas en état de faire la concurrence à nos rivaux dans tous les domaines. Toujours et partout, la valeur des individus l'emportera d'emblée, dans la lutte pour la vie, sur les récriminations puériles des impuissants et des inadaptés. Dans toutes nos études, on nous a nourris de l'idée de la supériorité de race. J'étais enfant quand les discours de Bourassa et de Lavergne, abondamment commentés par des maîtres farouchement nationalistes, m'avaient convaincu qu'il n'y avait rien au monde qui pût égaler un bon "Canayen". A côté de nous, pensais-je, les Anglais ne sont que des mercantis et les Américains, des ruffards. L'école de la vie m'apprit qu'il fallait déchanter.

Le nationalisme tel qu'on nous l'enseignait n'était pas sain. Il se confondait avec le chauvinisme et se gonflait de présomptions. On nous vantait une littérature inexistante; on nous prônait un art enfantin et ampoulé; on nous montait aux nues des hommes politiques adonnés au cabotinage. Comme des milliers d'autres, je me rendis compte qu'on nous avait gavés de mensonges. Nos maîtres, parfois, parlaient fort mal la langue qu'ils enseignaient et qu'ils désiraient défendre. Les rares hommes d'affaires que nous possédions étaient, comme ceux d'aujourd'hui, formés surtout à l'école anglo-canadienne ou américaine; nos créateurs de grande industrie se complaisaient sur les doigts d'une main, et encore; notre influence dans la vie économique était nulle ou presque. Telles sont les constatations faites par la plupart des hommes de ma génération. Et tous ceux d'entre eux qui ont su se libérer des erreurs scolaires et collégiales ont réagi avec énergie contre le faux et vain patriotisme enseigné à une jeunesse entièrement soumise à des enseignements peu propres à multiplier les créateurs.

Nous avons perdu notre temps. Ce n'est qu'après des années d'observation, de lutte et de pensée que le jeune homme parvient à s'orienter de façon pratique, dans un monde où il faut être réaliste ou n'être rien du tout. Ces années-là sont justement celles de la pleine énergie, celles qui comptent le plus dans le premier élan d'une carrière, celles qui permettent à nos rivaux d'une autre nationalité de prendre sur nous une avance que nous ne parvenons jamais

à regagner. Nos concurrents ont le high-school, nous avons la petite école. Comparez, si vous êtes de bonne foi! Ils ont, au sortir du cycle de l'enseignement primaire, tous les métiers, toutes les carrières, toutes les professions et toutes les spécialités, pour peu qu'ils veuillent continuer leur perfectionnement; à ce stade-là, nous n'avons rien à prendre que les travaux manuels ou les places de dixième ordre; ils ont, même à l'université, une préparation directe aux entreprises qui exigent l'exercice de l'autorité et du commandement; nous avons, nous, des prix de thèmes latins et de versions grecques, avec une philosophie de petit manuel. Et quand, avec de telles différences, nous sommes moins comblés par la vie que nos voisins, nous nous contentons de jeter des cris d'enfants battus. On a même réussi à fabriquer, chez nous, deux quotidiens qui ont pour toute spécialité de fortifier les pousmons de nos crieurs nationaux.

Voilà ce que j'appelle le nationalisme malsain. En veut-on d'autres exemples? La rage qu'on a mise à empêcher les enfants de chez nous d'apprendre l'anglais; la persistance que l'on met à enseigner une histoire du Canada qui n'est, en somme, qu'un long réquisitoire contre nos compatriotes d'une autre langue; la peur que l'on a de mettre nos francophones en contact avec les autres nationalités; l'entêtement que l'on montre, au cours de la présente guerre, à ne pas mêler ensemble les Canadiens de diverses origines, alors que nos jeunes auraient tant besoin de se connaître les uns les autres!

Quant au racisme, nous n'en faisons pas encore dans le vrai sens du mot. Cette hérésie, de provenance allemande surtout, consiste à opposer les uns aux autres les grandes races humaines. En l'occurrence, il s'agit surtout des Aryens et des Juifs. Mais parlons de nous: notre nationalisme ressemble au racisme par son intranquillité, le culte de la supériorité raciale ou chauvinisme, l'exclusivisme, la xénophobie, l'exploitation, dans les masses, des préjugés nationaux, l'éducation faite de propagande et de fanatisme au lieu de science, d'art et de formation intellectuelle et morale. Ce sont là des caractéristiques du racisme. Tous les peuples qui auront vécu, cent ans et plus, de cette constante exaspération nationaliste ont des dispositions considérables au racisme le plus abject. Et j'en vois une preuve accablante dans le fait que le gangster Hitler, boucher de l'Europe, ennemi de l'homme, compte vingt fois plus d'admirateurs dans la province de Québec que chez les Canadiens de naissance de tout le reste du Canada.

C'est pourquoi je suis antinationaliste en raison même de mon amour pour ma nationalité. Les patriotards laurentiens sont les pires ennemis de mon pays. Si nous les laissons accomplir en paix leur triste besogne, nous ne pourrions jamais espérer construire une grande et puissante patrie. Nous resterions enfermés dans notre réserve, avec nos étroitesse, nos misères, notre crétinisme. Par bonheur, des milliers de Canadiens de langue française ne cessent de combattre les véritables corrupteurs de l'esprit canadien.

Jean-Charles HARVEY

"There'll always be an England"



Reproduction du journal "The Chicago Tribune"
Le dernier discours de Churchill réaffirme la détermination britannique de lutter jusqu'à la victoire.

Avec le sourire

Plus de Bingos!

Son Excellence Mgr Charbonneau, le nouvel archevêque de Montréal, vient de déclarer que le bingo, déjà prosaïque par la loi civile, comme jeu de hasard, sera désormais prohibé même pour fins religieuses ou de bienfaisance.

Il est heureux que cette décision ait été prise. Il est vrai que les catholiques tolèrent plus que les protestants, en ce pays, les jeux pour de l'argent, attendu qu'aucune loi morale ne s'y oppose absolument, mais il est clair que la plupart des bingos paroissiaux que l'on organisait chez nous donnaient lieu à certains abus.

Il nous est arrivé de voir des troupes d'enfants entourer les bingos, soit en plein air, soit dans les salles publiques. Ces pauvres petits, attirés par les gains de leurs voisins, dépensaient à ce jeu tous les sous qu'ils avaient pu arracher à la patience de leurs parents. Pour ceux-là, ce n'était évidemment pas une bonne école.

Cinquième Colonne en puissance

Il y a plus de deux ans de cela. Je rencontrais le chef d'information d'un grand quotidien montréalais. Je le savais un peu crétin, mais en même temps, bon garçon inoffensif. Je causai avec lui. A ma grande surprise, il se mit à débiter contre tout ce qui sentait la démocratie et à exalter le fascisme. Comme il admirait Mussolini! Que de miracles il avait faits, à ses yeux naïfs! Je me permis de le contredire, mais les meilleures raisons ne font rien chez les gens de peu de cervelle, où deux idées ne peuvent entrer de front. Bien plus, malgré sa politesse, il m'en tint rancune. O cette politesse! Vous savez, cette sorte de duplicité douceâtre, où l'on sent de la sottise vanité, de l'envie et un parfait contentement de sa médiocrité.

Cet homme n'a pas changé. Il est resté profondément attaché au fascisme, bien qu'il se dise aujourd'hui monarchiste — excellent régime pour les courtisans néo — et il n'est pas loin de désirer la victoire des mangeurs de choucroute et de macaroni.

Je signale ce fait entre cent autres. Il a son importance, car les membres en puissance de la Cinquième Colonne se recrutent chez ces individus sans personnalité et sans énergie, mais présomptueux et jaloux, qui ne peuvent s'adapter à la démocratie pour l'unique raison que l'état démocratique exige de l'initiative et des couilles. — P. R.

Rien de neuf...

Les Boches à Paris... Adolphe sur la butte cœbre... Pénible, évidemment, mais pas sans précédent... Sous le règne d'Othon II — soit entre 973 et 983 — Lothaire, roi de France, ayant fait irruption en Allemagne et failli surprendre cet empereur à Aix-la-Chapelle, celui-ci s'en vengea l'année suivante en menant ses soldats chanter un formidable Alleluia sur les hauteurs de Montmartre.

Comme on voit, rien de neuf... Othon n'a pas gardé Paris... Hitler ne le gardera pas non plus.

Est-il vrai?

Est-il vrai que ce brave curé québécois, francophone convaincu qui ne peut tolérer qu'on fasse l'éloge de la France, est celui-là même qui présidait vendredi dernier une messe à la chapelle de Saint-Georges à la suite d'un dîner en l'honneur du roi Victor-Emmanuel? Cela rappellerait singulièrement cette attitude des Français qui, lorsque le maréchal Pétain était arrivé à Burgos comme ambassadeur de France, criaient sur son passage: "Vive Pétain... A bas la France!"

Soyez logique, Zorze!

Zorze-Billeux, celui-là même qui fait le grinchoux et dont le journal est soutenu en partie par des concurrents (voir service de la Presse Canadienne), recevait, dit-on, un jeune homme qui posait sa candidature à la fonction de messager. Savez-vous quelle est la première question que lui aurait faite notre ultranationaliste? Nous vous le donnons en quatre, nous vous le donnons en cent. Eh! bien, la question, la voici:

— Savez-vous l'anglais, jeune homme? Zorze-Billeux ne peut même engager un messager qui ne sache la langue d'une nationalité qu'il exalte. Pour un homme qui se répand en injures contre les Anglais à tous les Canadiens, c'est tout de même manquer un peu de logique. On a dit souvent que l'école des devouloirs était une école d'hypocrites. Disons plutôt que ce sont des pharisiens.

Le bédécité des Allemands

"Führer, mon führer que Dieu m'a donné, protège et conserve longtemps ma vie; tu as sauvé l'Allemagne des abîmes de la détresse, c'est à toi que je dois mon pain de chaque jour. Demeure longtemps près de moi, ne m'abandonne pas, führer, mon führer, ma foi, ma lumière. Heil mon führer. Sois loué pour cette nourriture que je viens de prendre, protecteur des enfants, protecteur des vieillards, tes soucis sont nombreux, je le sais, mais tu sauras les porter. Jour et nuit je suis en pensée près de toi, repose ta tête sur ma poitrine. Tu es en sûreté mon führer car tu es grand. Heil mon führer." — De l'"Evangile de la Force", par Robert Harcourt.

Leurs décorations

Victor-Emmanuel III, Mussolini et le ci-devant Sir Aldo Castellani ont perdu leurs décorations anglaises. C'est en 1891 que le roi d'Italie avait été créé chevalier de l'Ordre de la Jarretière par la reine Victoria. Sa bannière et son insigne dans cet ordre, le plus grand des ordres de la chevalerie, ont été descendus des murs de la chapelle Saint-Georges. Il était le seul ennemi à détenir un rang aussi élevé en Angleterre. Victor-Emmanuel était aussi chevalier honoraire grand-croix de l'Ordre du Bain. On a rayé son nom de la liste, de même que celui de Benito Mussolini qui avait été fait chevalier de l'Ordre du Bain par le roi George V en 1923.

Le Dr Aldo Castellani, spécialiste en maladies tropicales, était connu dans le monde comme Sir Aldo Castellani depuis 1928, l'année où il fut reçu chevalier commandeur de Saint-Michel et de Saint-Georges. Lors de la campagne d'Ethiopie, il servit son pays en organisant la contamination des puits dans l'empire du Négus et en se servant de nouvelles tactiques pour repousser les indigènes avec le gaz moutarde. Un héros fasciste, certes, mais non plus un chevalier tel qu'on l'entend en Angleterre.

Il fallait observer autrefois un cérémonial très compliqué pour dégrader un membre de l'Ordre de la Jarretière. Il se passait des scènes souvent violentes dans la chapelle d'Henri VII à Westminster Abbey où un jour on lança des coups de piolet sur la bannière d'un chevalier qui s'était déshonoré. A notre époque, la cérémonie a lieu dans la chapelle de Saint-Georges au château de Windsor. Depuis 1915, année où plusieurs chevaliers ennemis furent expulsés des ordres de chevalerie, on n'y invite plus le public. L'expulsion de la bannière et de l'insigne du roi Victor-Emmanuel s'est faite privée et ne donna lieu à aucun rituel élaboré.

La prochaine manche

Sera-t-elle disputée en France, terrain classique des grands matchs internationaux?

Bien avant l'échec et mat qui doit clore la partie, un joueur d'échecs constatera parfois que le sort de cette partie vient d'être scellé: telle manœuvre malavisée de l'adversaire l'assure d'une victoire désormais inéluctable. Le joueur lucide qui se verra perdu ne s'obstinera pas en une lutte dont l'issue ne lui fait plus de doute.

Or, comme les échecs, la guerre est un jeu. Jeu cruel, jeu sanglant dont on est long à percevoir les règles, qui changent d'ailleurs à toute importante partie. Pourtant, une fois qu'on s'est assimilé les règles nouvelles du jeu ancien, on devient fort bon juge des erreurs de son adversaire et l'on peut, après une fausse manœuvre de ce dernier, acquiescer l'inébranlable certitude d'être l'ultime vainqueur. Mais l'autre joueur, se rendrait-il compte de son coup malheureux, n'abandonnera pas la partie. Il faudra, pour lui arracher l'aveu de sa défaite, le réduire à la dernière extrémité, alors que beaucoup de pièces, encore, auront été sacrifiées...

L'Angleterre, aujourd'hui, ne doute plus de sa victoire finale. C'est pour elle une certitude que les faits, chaque jour, viennent confirmer. La tentative allemande de guerre-éclair contre les îles britanniques a lamentablement échoué; les Boches n'ont abouti, en produisant appareils et pilotes, qu'à ce que les Anglais imperturbables ont appelé avec humour "a night nuisance". L'invasion sans cesse retardée est devenue à mesure moins menaçante. Lundi, on nous communiquait de Londres une déclaration du sous-ministre de la guerre à l'effet que la Grande-Bretagne prendra l'offensive sur le continent, grâce à un plan magistral qui fonctionnera déjà, et refoulera les armées nazies jusqu'en Allemagne. On nous apprenait à la même occasion que la Royal Air Force avait déjà tué plus d'ouvriers dans les usines de guerre allemandes que les Britanniques n'avaient perdu de civils au cours des raids boches. Hitler, après avoir longtemps joué avec bonheur selon ses propres règles qu'il imposait à l'adversaire, n'a su éviter de commettre la fausse manœuvre qu'on en attendait; et l'Angleterre sait qu'elle a partie gagnée.

Mais on ne sait que trop que le Führer — même s'il pouvait, dans son orgueil inhumain, constater à quel désastre il mène le Reich — ne s'avouera vaincu que lorsque le peuple allemand tout entier aura été mis à genoux. Il faudra à cela des années, et des centaines de milliers de cadavres...

Quand le spectre de l'invasion sera complètement dissipé dans le brouillard d'été, une nouvelle manche sera jouée. La Grande-Bretagne, cette fois, passera à l'offensive. Mais où agira-t-elle sur le continent? L'Italie, facilement vulnérable, tente l'attaque par mer suivie de débarquement... Cependant, il semble qu'un coup encore, la lutte se fera sur le sol de France — terrain classique des grands matchs internationaux, ainsi que l'écrivait en 1921 Pierre Mac-Orlan... Il semble que, pour ce pays meurtri, opprimé, dévasté, la guerre ne soit pas encore terminée et, qu'une fois de plus, le sort de l'Europe doive y être scellé.

C'est dans les Champs Catalauniques qu'en 451, Attila, vainqueur des empereurs d'Orient et d'Occident, devait être défait par Mérovée, Aétius et Théodoric réunis... C'est à Poitiers que Charles-Martel écrasait en 732 les Sarazins, sauvant par cette victoire la civilisation chrétienne et l'Occident de la conquête musulmane... Et quand est venue de l'Est une nouvelle menace, quand les Hongrois, après avoir battu les Allemands à Augsburg en 910, puis avoir dévasté la Souabe et la Bavière, ont pénétré en France, ce ne fut que pour y être écrasés à Auxerre, en 913, par le roi Raoul...

Constantement se renouvelle au cours de l'histoire le même fait, et c'est encore sur le sol de France que devait se dérouler cette guerre de 1914-1918 qui n'apparaît plus aujourd'hui qu'ainsi qu'une demi-finale, à peine éliminatoire... N'est-ce pas sur ce même sol que se poursuivra la partie, aujourd'hui que le temps semble venu de disputer la finale?

Ne serait-il pas fatal que ce soit en France que soit définitivement écrasé Hitler? En cette France qui fut le tombeau de tous les rêves barbares de conquête de l'Occident... En ce pays où se sont brisés les Huns, les Maures, les Hongrois et, une première fois, les Boches?

Quel rôle joueront les Français en cette tragédie qui se déroulera sur leur terre, qui déchirera une fois de plus leur patrie? De tout cœur, nous souhaitons qu'il se trouve des fils de la France pour aider à délivrer ce pays de l'oppression... Car, ainsi que le disait si bien de Gaulle, notre victoire ne sera complète que si nous avons avec nous l'âme de la France!

Emile-Charles HAMEL

L'union du monde anglo-américain

Nous avons publié ici même, il y a quelques semaines, un article dans lequel nous prouvions que l'avenir du monde anglo-américain résidait dans l'union du Canada, des Etats-Unis et des autres démocraties britanniques qui pourraient être incorporées dans cette vaste confédération. Nous avons regu, depuis, de si nombreux témoignages d'approbation, tant chez les Canadiens de langue française que chez ceux de langue anglaise, que nous croyons réalisable ce merveilleux projet.

On sait que le promoteur de cette idée est M. Clarence Streit, auteur d'un volume paru plusieurs mois avant la guerre sous le titre *Union Now*. Ce penseur américain sentait la catastrophe fondre sur nous. Il faisait appel à l'idéal démocratique de tous les peuples libres pour les inciter à s'unir immédiatement afin de faire face aux forces de conquête et d'asservissement. Sa voix se perdit alors dans la foule; mais les idées qu'il a semées prennent, de jour en jour, une actualité dramatique. L'union immédiate s'impose plus que jamais, si nous voulons conserver les choses que nous aimons le plus et sans lesquelles la vie ne vaut pas la peine d'être vécue.

Il y a quelques semaines, un comité d'Union Now se formait, aux Etats-Unis, pour activer l'idée de la grande fédération. Les annonces publiées dans certains quotidiens des Etats-Unis trouvent un écho dans le peuple. Le sentiment du danger commun, couru par le monde britannique et les Etats-Unis, agissait plus que tout argument. Un grand nombre de Canadiens eux-mêmes désirent aujourd'hui ce qu'ils repoussaient hier: l'union avec les Etats-Unis.

Sans doute, chaque pays conserverait son identité et son indépendance

sur toutes les questions compatibles avec une alliance de ce genre (doux, militaire, économique, etc.), mais il faudrait nécessairement un parlement central, où les députés des peuples représentés discuteraient des problèmes communs.

Cette union doit être immédiate. Il ne s'agit pas, pour nous, de savoir si la guerre sortira victorieuse du conflit actuel. L'important est de parer à toute éventualité. Ce n'est pas lorsque la destruction frappera à notre porte qu'il sera temps de nous donner la main. Il sera trop tard. Et comme bien des pays réduits en esclavage, au cours des mois derniers, nous aurons payé cherement notre imprévoyance et nos sottis préjugés nationaux.

Ceux qui ont lu *Life* du 7 octobre dernier ont sans doute parcouru l'article lumineux que consacre à cette question le dramaturge bien connu, M. Robert E. Sherwood. Il me plaît de résumer le dernier chapitre de cet article: "Par l'union (des Etats-Unis) avec le Commonwealth britannique, nous n'espérons pas réformer le monde, ni par un parachèvement moral ni par la voix du canon. Nous ne nous attendons pas à refaire la carte du monde comme on l'a fait à Versailles. Mais nous pouvons assurer notre propre sécurité pour un long avenir — pour 100 à 200 ans — et que de progrès nous pourrions accomplir durant cette période!"

"Nous pouvons cependant obtenir les avantages immédiats qui suivent: "Prouver que la puissance d'organisation en collaboration n'est pas uniquement du côté des Etats totalitaires!"

"Mettre fin au rêve que nourrit Hitler de dominer le monde par une révolution universelle (toutes les

E.-Ch. H.

(Suite à la page 8)

Courrier de Londres

BLITZ — TONNERRE

Londres, octobre 1940.

Le cockney londonien, partageant avec toutes les masses populaires du monde le goût des abréviations néologiques, a trouvé un nom pour la guerre aérienne qui sévit depuis le début d'août au-dessus de l'Angleterre: c'est le "blitz", de l'allemand blitz-krieg, guerre-éclair. Il est possible que, vu du Canada, ce "blitz" (éclair) paraisse un peu tiré en longueur, j'allais dire par les cheveux, une vraie comète! Certes, l'Angleterre bat le record de la résistance dans le temps parmi les pays successivement soumis naguère aux attaques massives allemandes. Mais, éclair ou fulguration au ralenti, la chose est surtout un tonnerre de bruits variés et formidables. Les sirènes d'alarme ululent comme de sinistres vieilles chouettes ou lancent des cris stridents. Les cloches des pompes à incendie sonnent en passant à toute vitesse dans les rues, souvent dans plusieurs rues et plusieurs directions à la fois. Il y a aussi le crépitement des mitrailleurs et le vomissement des moteurs d'avions, et enfin le tintamarre assourdissant: celui des obus de la D.C.A. et des bombes et autres projectiles explosifs de l'ennemi! Je ne crois pas que Wotan ait rien imaginé de mieux jadis pour terroriser les Barbares des forêts de Germanie. Enfin, nous nous rémémorons que nous vivons dans un siècle de civilisation avancée et cela nous aide à nous adapter à ce fracas.

Plus personne ne s'émue de la sonnerie lugubre de l'alerte. Au début, elle sonnait réglementairement l'activité des services publics, de l'industrie et du commerce. Employés et ouvriers devaient

descendre aux abris. Au bout de deux ou trois fois, l'oisivité les lassa pourtant, et ils allèrent regarder les combats d'avions sur les toits et sur le pas des portes. De là à retourner tout bonnement à leur besogne, il n'y avait pas loin... D'autant plus que le Gouvernement, soucieux du rendement des usines de guerre, recommandait à continuer le travail sous la protection de vigies qui signaleraient les cas de danger immédiat. L'exemple était bon.

La vérité est que, à part les cas malencontreux où un Messerschmidt en flamme tombe au milieu du trafic urbain, la guerre aérienne de jour n'est pas très dangereuse pour la population civile. Les Allemands s'y bornent le plus souvent à des reconnaissances armées, et ce genre d'expédition est marqué par des échanges de balles et d'obus entre eux et la R.A.F. ou la défense passive, sans trop de bombardement du public. Les ménagères assistent à ces duels aériens tout en vaquant à leurs épluchettes domestiques et, quand un nazi pique vers le sol, les chasseurs de restaurants et les crieurs de journaux manifestent bruyamment leurs sentiments par des applaudissements et des acclamations comme s'ils assistaient à un match de foot-ball.

De temps à autre, cependant, un fracas ébranle un quartier entier. C'est une de ces diaboliques bombes à retardement qui explose. Personne n'y prend garde, sinon les pauvres gens qu'on avait évacués à qui en attendant anxieusement l'éclatement. Dès que la police leur permet de

Marie-Reine GARNIER

(Suite à la page 8)

Dans le monde des arts, des lettres et des idées

Défense de nos lettres

Prov. Québec, le 7 octobre 1940.
M. Tristan Pluvieux,
"Le Jour" à Montréal.

Mon cher ami,

Elucubrations pousseuses! Elucubrations pousseuses!! Quel culot tout de même! Vous auriez mieux fait de vous taire, je vous assure, si vous avez cru synthétiser dans ces deux mots insensés la prodigieuse ingéniosité de nos écrivains à extraire de n'importe quel quelque maximum d'une haute portée morale. Vous n'avez pas été aussi impertinent si vous avez au préalable pris soin de consulter à ce sujet le pionnier véritable de la critique canadienne, Mgr Camille Roy. Vous auriez eu contre lui l'appui de lui qu'il n'eût écrit pratiquement rien chez nous qui soit entaché de doute ou de sensualité; spontanément juvénile et chasteté persévérante, tel est le double moto de toute notre littérature. En quel donc vraiment, je vous prie, notre littérature serait-elle pousseuse? Parce qu'elle ne ressemble guère, selon vous, aux vieilles littératures attirées? Mais ne supputiez-vous point, après réflexion, que l'honneur d'une littérature ne consistât précisément dans le fait d'allier autre chose que de la perversion, cette gangrène de vos vieilles littératures; que je prétendrais par conséquent dans leur période de décadence?

J'exulte quant à moi de ce que nous n'ayons encore acclimatés en Canada français aucune de ces effroyables peintures qui s'infiltrèrent d'habitude dans les littératures blâchées en se couvrant du fallacieux prétexte, rejettent incontestable de la sournoiserie voltairienne, qu'il est en tout temps nécessaire de montrer la vérité toute nue, si hideuse soit-elle. Ce n'est que grâce à nous, à ce propos, constamment prudente abstenance, éclatant témoignage indiquant bien que nos écrivains ne se complaisent nullement dans les hideuses puerilités, que dans nos lettres nos paysages apparaissent toujours à un tel point charmants, que de tous nos sentiments se dégagent inlassablement d'ineffables effluves de tendresse et que toutes nos sensations demeurent si impeccablement empreintes d'une tant exquise délicatesse. Et vous, l'ami, qui vous menez de calomnier notre littérature nationale, dénâchez-moi donc qui saurait mieux que nos auteurs nous définir l'amour sain, le seul amour qui puisse être le véritable, dans lequel deux âmes sincères, après s'être reconnues comme se complétant à merveille l'une l'autre, décident de s'unir surtout pour avancer plus sagement dans le chemin de la perfection? Je souhaierais ardemment pour ma part que notre belle littérature ne dut jamais s'altérer. Vous soupirez déjà dans le même sens que moi, j'en suis sûr, monsieur, et moins évidemment que je n'aie que trop vu clair lorsque j'ai cru discerner que certains propos de votre épître à M. Ducloux-Dessines ne pouvaient provenir que d'un antipatriote doublé d'un anticantholique.

Je salue — avec quelle amertume, Dieu seul le sait! — que j'arrive bien tard pour entrer en lutte contre le lourd préjugé qui affirme comme un axiome que nos écrivains n'ont jamais rien à dire. Si ce n'est que cette misérable reminiscence qui vient de relancer la rétraction entière devant votre conscience de toutes vos injures du samedi dernier contre notre littérature, eh bien! mon cher ami, je me charge de vous en démontrer à l'instant la fausseté tout à fait scandaleuse. J'oserai aussi par le fait même vous confesser que vous avez débâté sur ce que vous ne connaissiez pas, car je sais par l'expérience de plusieurs copains que quiconque a écrit quelque peu nourri de nos lettres s'est irrévocablement rendu compte, à un certain moment donné, que nous possédions essentiellement une littérature d'idées. Nous écrivons si immanquablement pour prouver quelque grande vérité ou pour distribuer quelque conseil impayable que mes copains précités considéraient la thèse comme l'une des moins discutables caractéristiques de notre trésor littéraire. Quelle discrédit que l'on ait infligé à la littérature à thèse, vous devriez tout au moins reconnaître qu'une seule plaquette d'un Bourget, si féconde en profonds enseignements moraux, surpasse infiniment en valeur, de par la robustesse de ses sanitaires raisonnements, dix tomes coalisés d'un France, en dépit de toutes les subtilités dont celui-ci savait par malheur trop harmonieusement enguirlander ses dépravations sophismes. En un mot, il sied de considérer comme des nullités, après de la moindre profondeur même la plus mal exprimée possible, le vide ou l'erroné même le plus délicieusement exploités du monde. Cela va de soi, il me semble!

Qu'en général nos littérateurs écrivent hâroquement, je vous le concéderai assez volontier, bien que non sans certaines réserves qu'il serait trop long de compiler pour la seconde. Je tiens du moins à vous rappeler les deux principales causes de cette relative infériorité de nos lettres dans la traduction de leurs idées en un français passable: ce sont, vous vous en doutez peut-être, premièrement nos luttes contre les Iroquois (assurément, mon ami!) et pour la conservation de notre langue, et secondement la jeunesse de

nos lettres qui ne comptent pas même 350 ans d'âge.

Je tiens en outre à terminer cette lettre par une preuve irréfutable que nos littérateurs ont véritablement quelque chose à dire quand ils s'emparent de leur crayon en mal de poésie ou d'art de prose de pamphlet. Et puis, c'est notre poésie que vous avez dans la circonstance plus particulièrement injuriée, je consentirai à n'employer à cette fin que l'un des innombrables poèmes que, j'en suis certain, vous avez coutume de condamner en bloc invariablement des après les deuxièmes vers. (Avec une aussi injuste façon de procéder, je me permets en passant de vous demander comment après cela vous pourriez prétendre avoir approfondi notre littérature, mon ami, quand vous clamez nos verdicts sur elle.) L'on nous parle donc, dans cette pièce, de l'une des plus affligeantes calamités qui existent, de l'envers de l'amour, j'ai nommé "Les lutanars", titre d'un sonnet publié dans les "Eaux Claires" d'Hermas Bastien et que je reproduis ici:

Ces rues étroites et ces maisons,
Voilà notre quartier de Gomorrah.
Nos jeunes vertus, il les délore.
On y vend pour plaisir des poisons.

Je sais bien des mères qui déplorent
Que des filles et que des garçons,
Ayant oublié la loi des hommes,
De l'enfance peu lointaine encore.

Ces bouges invitent nuit et jour
Aux voluptés, acres et malsaines.
Quelles histoires, quels chants obscènes!

Amis, il faudrait les fuir toujours.
Mais ne raillez pas les filles publiques.
Demandant leur pain d'un oeil oblique...

Moyens néanmoins la tout à fait éblouissante morale qui en découle. Constatez encore qu'il n'y a point de description de ces lieux infects, retenue que n'a pu motiver que la crainte méritoire de propager davantage le mal, vu que par une maladroite curiosité certains esprits mal faits pourraient vouloir vérifier sur place la fidélité d'une peinture, même de la plus horrible imaginable. L'idéal ayant défendu à l'auteur le trop senti comme dangereux, la noble morale en a-t-elle pour si peu été moins comprise, attendu que personne n'ignore que le simple mot lutanar implique déjà déchéance morale et physique certaine, quand elle a conseillé de fuir pareille infamie? Quant aux deux derniers vers qui vous ont peut-être stupéfiés au premier abord, je les considère quant à moi comme un acte de compréhension admirable et de charité malgré tout.

Donc, monsieur, avant de poursuivre vos calomnies contre notre littérature, veuillez, s'il vous plaît, relire quelques œuvres canadiennes, en vers ou en prose à votre gré, en n'y cherchant que les idées — dont l'extériorisation est l'unique but indéniable de la littérature, d'où la forme n'est plus en somme qu'un appendice parfaitement secondaire. Et remarquez, bien, mon ami, que je ne vous ai attaqué qu'au point où vous avez semblé avoir beaucoup à infirmer la vérité, à moins que vous ne soyez qu'un de plus — car il s'en rencontre encore parfois, m'a-t-on certifié, même chez nous — de ces dépositaires rétrogrades de l'art pour l'art, d'une forme impeccable et cadencée qui, même vide de toute moralité profonde, vous séduirait et vous enchanterait, c'est plus que jamais le cas de le dire, indécidablement.

Dois-je ajouter que mon conseil de relire nos écrivains s'adresse aux lecteurs doués de sens commun bien qu'à vous, M. Pluvieux, qu'ils sauront du moins juger sans parti pris par hasard vous avez assez d'impudence pour revenir à la charge après ma lumineuse réponse. Cette occurrence advenant, tenez-vous! en effet pour acquis, quelques centaines de nos écrivains, autant de lecteurs et presque autant de vénérables abbés cultivés l'ont scandant que le vieux proverbe est vraiment toujours d'actualité qui formulait qu'il valait mieux blanchir un nègre on perd son savon, car certes ils auraient alors pleinement raison, mon très cher, en qualifiant de noir et de méprisable votre effante mauvaise foi.

Confiant de n'avoir pas apporté en vain cette élémentaire mise au point, je désistais fort que vous compreniez bien, mon ami, que ma lettre n'est qu'un mail secourable que j'ai voulu vous tendre pour tenter de vous arracher, s'il en est encore temps, de votre puis d'ignorance. Serrez-vous, monsieur, assez inconscient — ou déloyal — pour la repousser?

Sincèrement vôtre,
L.-H. QUÉRIEL-RANTIN

MICHEL SIMON FAIT UN PARFAIT ÉVQUE
Michel Simon, sous l'aspect d'un évêque, c'est un peu imprimé. Dans "Cavalcade d'Amour", il est cependant très bien et il a toute la dignité voulue. C'est sous la surveillance d'un chanoine du chapitre de Notre-Dame de Paris que Michel Simon a incarné ce rôle difficile; gestes et paroles ont été soigneusement étudiés pour que le personnage ne prête pas au ridicule.

RIONS UN PEU

Il vient de se publier chez Valiquette un livre dépareillé, inclassable, que Val-dombre devrait aimer. Présentons tout de suite: *Mondes chimériques* par François Hertel. Les pisse-vinaigre de la rue Notre-Dame n'en devraient point parler puisqu'un pendu ne fournit jamais sa corde. Grignon à l'accueil royal n'aime pas Hertel. Il a tort, bien sûr. C'est un mal. Car ce François avance. La courbe de son œuvre vous trace un graphique signifiant. Nous sommes loin de ses premiers vers ni trop fades ni trop simplistes, où l'on rencontre même des pages méritoires. Dans ce professeur, un poète sommeille toujours. Puis il s'est penché avec amour sur l'iniquité des jeunes, dans un essai et dans un roman. Il se pourrait que son plus fort, son meilleur ouvrage à venir soit un journal de collège ou bien des lettres à un rhétoricien. Vous verrez. Pour l'instant, il nous livre un recueil de contes. Mais ça s'enchaîne d'un bout à l'autre du volume. Une véritable apologie de la satire, mais d'une satire qui ne manque pas d'éclats de rire. Beaucoup de malice là-dedans, et pas plus qu'il n'en faut. Hertel, jésuite pas le moins du monde professoral, enseigne qu'il n'est pas nécessaire de mettre des gants noirs pour discuter. Il n'est pas guère de bois pour deux sous.

Pas de diatribes donc quichottesques ou si peu. Des fois il s'y perd un tantinet, mais il a vite fait de revenir à son naturel de pince sans rire. Ne nous y méprenons pas: ce bougre de François possède le sens de la blague. C'est monstrueux, mais c'est ainsi. Disons-le pour sa perte. Tout le monde sait que nous avons parmi nos plumitifs, nos sérieux et nos solennels plumitifs, de fort belles gueules de bois. Exceptions ces savoureux Fournier et Jean Narache. Grignon itou, dans ses pages les plus négligées, les plus naturelles. Ce petit François; je vous le répète, fait rire. Il bla-

gue. Il vous assomme son homme avec le sourire.

Clément Marchand doit aimer ce genre. Harvey aussi. Cet exécrable Berthelot Brunet que j'aime en dira certainement du bien. Notons ceci, à la première page: "du même auteur, quelques ouvrages sans importance."

Adriens le tour de force. Vous imaginez le petit Hermas plaçant au début de son prochain plagiat cette même blague? Pas moi. Mais laissons ce philosophe et revenons à notre homme qui ne manque pas de philosophie. Maintes de ses pages atteignent une élévation vertigineuse. Dans des problèmes de la plus haute importance, il jette des coups de sonde révélateurs. Encore un coup, il sait trouver une phrase criante de vérité, et pourtant dépouillée. Un copain m'a lu quelques pages au téléphone (celle-ci, entre autres: "Ce qui vous tue, ô hommes montréalais, c'est d'avoir méprisé l'inutile. Pendant que vous empiez des écus problématiques dans les tiroirs de la mort et que vous vous assassinez à la conquête des succès transitoires, la grande poussée de la création, l'inutile courant de l'amour fuyait vos coffres-forts pestilentiels. Vous avez cru pouvoir vous tendre uniquement vers ce qui est immédiat et réalisable, vers ce qui se touche et vers ce qui se palpe; et la lassitude des tripotages stériles s'est emparée de l'esprit qui, malgré vous, bourgeois, s'agitait au sein des masses vivantes...") et j'ai couru tout de suite l'acheter. Faites de même et vous m'en direz des nouvelles. Ensuite, vous mettez ce bouquin sur le rayon de vos livres de choix, près des Souvenirs de prison par Fournier. Au fait, Camillien écrit-il les siens? Au seuil de ces mondes chimériques, j'étais tenté de crier: trahison des clercs, François Hertel. Aujourd'hui, me voilà porté à lui demander qu'il recidive.

Charles REBIERES.

L'évolution des instruments au Moyen-Age — Renaissance

Les pays germaniques ont pris une large part dans le développement de la musique à travers les siècles, puisque, dès une époque assez reculée, ils traitèrent polyphoniquement la musique instrumentale et vocale.

L'histoire de l'art musical allemand comprend aussi bien les œuvres de compositeurs que les travaux des théoriciens. Avant l'âge d'or de la musique, c'est-à-dire avant Bach, le progrès dans le domaine musical se fit sentir particulièrement dans l'évolution des instruments; cependant quelques compositeurs préparèrent déjà la voie contrepointique dans laquelle Bach s'engagea.

Avant le règne de Charlemagne, l'histoire de la musique allemande demeure plongée dans des véritables ténèbres. Toutefois il a existé au IX^e siècle une musique profane (chansons amoureuses); la musique religieuse, elle, consistait dans le "Gloria tibi, Domine", le "Kyrie eleison", chantés en latin vulgaire par les paroissiens. Au X^e siècle, le progrès dans l'instrumentation devient très sensible. Il existe des flûtes, des guitares, des orgues portatives, etc. Cent ans plus tard, Franco révolutionne le monde musical en substituant au plain-chant sans mesure une musique mesurée, c'est-à-dire une musique fondée sur des principes solides. Il réprime aussi les successions barbares de quarts et de quintes.

Le XII^e et XIII^e siècles marquent un progrès continu. Le monde oriental transmet au monde occidental sa haute culture, ses goûts délicats. Jérôme de Moravia écrit un Traité de musique fort intéressant pour cette époque. De plus, l'École poétique et musicale des Minnesingers tint une place importante. Jugeons de l'extension textuelle de ces esprits loquaces par ce titre d'une pièce de musique: "Manneaux" composés de divers petits morceaux brodés et cousus ensemble". Ou encore: "L'Amulette musicale contre la malévolence". Ces poètes musiciens furent surpassés par la variété plus ingénieuse des Maîtres-Chanteurs; ceux-ci furent plus exacts et plus méthodiques: leur art plus compliqué fut, par le fait même, plus habile. Franco, dont les œuvres résumées celles de ses contemporains, s'est distingué par plus d'imagination dans l'invention des rythmes.

Au XIII^e siècle, Nicole Faber fit preuve d'un génie inventif; à lui revient l'honneur d'être le plus ancien facteur d'orgue connu. Le son du futur "loi des instruments" était, à ce que l'on dit, algre et dur. L'extrême limite du moyen-âge mit fin à certains principes obscurs; une époque plus déterminée s'annonça; la Renaissance proprement dite qui sera aussi la renaissance musicale.

L'imprimerie, découverte au XV^e siècle, a donné un souverain essor à la diffusion de la musique. D'autre part, la facture des instruments évolue incessamment. Par exemple, Conrad Gerle était célèbre dans toute l'Europe pour l'excellente fabrication de ses luths. Bresslau succéda à Faber dans l'amélioration des pédales de l'orgue, tandis que Foerner apporta plusieurs perfectionnements dans le système de la soufflerie. Et la science musicale progresse aussi puisque l'harmonie s'impose par la création des règles classiques.

Vers 1535, Luther écrivit un "Eloge de la Musique" qui eut beaucoup d'influence sur les mœurs de l'époque, car l'auteur attribue à la musique un pouvoir bienfaisant, une puissance morale. Aux confins du fécond XVII^e siècle, quelques noms sont demeurés célèbres; tels sont: Dietrich, Martin Agricola, fondateur de l'école luthérienne de Magdebourg, Sachs, original et fécond, Haendel, Hassler et surtout Gunkelshäimer ont annoncé une ère plus brillante, celle du XVIII^e siècle.

Le début de ce siècle a trouvé dans Michel Schulz un fort théoricien. Son œuvre principale (Syntagma Musicum) contient des études très détaillées du chant choral, de la notation (mesure), des instruments. Buxtehude atteignit de son vivant un haut degré de renommée. Sa musique n'a pas été reléguée dans les bibliothèques comme celle de ses contemporains, puisque nos organistes exécutent encore ses œuvres. Froberger fut l'élève de Buxtehude. On dit qu'il fut également le premier claveciniste de son

temps. En 1655, Denner s'était rendu fameux par ses flûtes; il dota aussi l'orchestre d'un organe de plus en inventant la clarinette à quintole. Les célèbres violons de Stradivarius rivalisèrent avec les violoncelles et les contrebasses de Bachmann; Romberg fut plus tard le créateur de l'école moderne du violoncelle. Joseph Beer perfectionna la clarinette. Haltenhoff appliqua au cor le principe de la construction du trombone. Messmann a donné à la trompette l'échelle chromatique au moyen des clefs. Fiebig perfectionna les timbales. La harpe fut améliorée successivement par Hochbrucker et Krumpholtz.

Cette énumération de noms d'inventeurs doit vous paraître quelque peu scolastique. Mais il était nécessaire d'aborder l'histoire des instruments avant l'histoire du XVIII^e siècle pendant lequel l'Allemagne a produit d'une façon des chefs-d'œuvre appelés à une gloire éternelle, car si les grands maîtres ont joué d'un art gros capital de ressources techniques, ils le furent précisément aux techniques, hommes de talent ou de génie, qui leur donnèrent une matière sonore à pétrir savamment.

Pour faire suite à l'histoire des pays germaniques (nécessairement incomplète dans ce cadre restreint), j'aborderai l'étude du musicien le plus fécond, le plus extraordinairement doué que le monde ait produit, j'ai nommé le grand Jean-Sébastien Bach.

ENNUI

J'ai laissé la fenêtre entrouverte. La brise qui froisse tout dans le jardin, fait onduler les rideaux où se forment de gros plis d'ombre.

Un oiseau de nuit, chasseur d'insectes, lance son cri plaintif, et de là-bas, je ne sais d'où, me parviennent les derniers mots d'une chanson familière.

Dans cette chambre sans souvenirs, j'écris, j'écris quoi? Mes rêves? Une lettre d'amour? Non, pas même... j'écris tout simplement ma lassitude, mon ennui.

La chanson reprend, et le vent disperse les feuilles éparés sur la table. Seulement ces feuilles! Et mon ennui! Cette chanson que tu aimes, n'est-ce pas un peu de toi qui me vient de là-bas... Dis vite! Avant que la chanson finisse et que le vent se retire.

Réal-A. ROY

Des livres intéressants

À la fin de 1938, on s'est beaucoup occupé d'une publication qui traitait du travail qu'avait fait une femme surnommée la "moderne Florence Nightingale". Il s'agissait de Daisy Bates, âgée maintenant de plus de 80 ans et qui a dépensé sa vie et deux fortunes chez les aborigènes de l'Australie. Son livre, intitulé "The Passing of the Aborigines" est unique en son genre et les Editions John Murray viennent d'en mettre sur le marché une édition d'un prix plus modique que la première.

La vie de "Edward Wilson of the Antarctic" est aussi en train de devenir un classique moderne pour l'exposition simple et brillante qui y est faite de la personnalité d'un génie héroïque. Rares sont ceux qui se sont acquis la gloire avec plus de dignité que Wilson et peu de livres sont mieux accueillis que cette nouvelle édition économique que vient de mettre sur le marché la maison d'édition John Murray.

Les nouvelles de Kathleen Norris sont aussi intéressantes que ses romans et "Plum People", une collection de treize histoires courtes, écrites aux ateliers de John Murray est actuellement en vente. Ces livres mentionnés plus haut sont à présent en vente dans toutes les bonnes librairies anglaises ou chez les éditeurs John Murray, 50 Albemarle Street, Londres, W. 1.

Le Livre Américain

Étoiles sur la Mer — Stars on the Sea

par F. van Wyck Mason (1)

Voici une œuvre exécutée d'après les formules les plus sûres et les mieux éprouvées du roman historique, tel que le concevaient Walter Scott, de Vigny, Mérimée et Dumas. Sur le fond authentique d'une société, d'un siècle, reproduits dans leurs traits saillants, bâtir tout un réseau d'événements fictifs, d'épouvantes aventures, mêlant des personnages humains et pittoresques. Le succès de cet alliage est dans la proportion donnée à ses parties. Certains contes historiques ont trop d'histoire et trop peu de roman; ou ce peut être le contraire. Supposé un juste dosage, vous avez Ivanhoe, Les Trois Mousquetaires ou Cinq-Mars.

Étoiles sur la Mer, sous ce rapport, est pleinement satisfaisant. Si vous y cherchez la chronique des premiers cycles de la Révolution américaine, vous l'y trouverez esquissée en épisodes exacts et instructifs. Si vous attendez des peintures de mœurs, des réactions individuelles, les remous de passions soulevées et bouillantes, des acteurs variés en jouant maints tableaux par eux-mêmes captivants, intenses.

En tant qu'historien, l'auteur décrit surtout le rôle de la marine dans l'effort des treize colonies contre la métropole. Le récit s'inaugure en 1775, l'année des premières résistances ouvertes, de la course de Paul Revere et des fusillades de Concord et de Bunker Hill. À la suite de l'état de guerre créé par cette révolte, la situation se résumait en un simple blocus maintenu par la flotte anglaise. En dehors de Boston et de quelques îles isolées, aucune parcelle du territoire n'était occupée par les troupes du roi. Mais les navires de guerre bloquaient les côtes, stationnaient dans les ports, débarquaient des marins à volonté, imposaient aux colonies des réquisitions onéreuses et punissaient sévèrement les résistances. Les habitants n'avaient contre eux que leurs bateaux de commerce ou de pêche, impuissants à combattre, immobilisés sur leurs ancres, et dont l'inertie peu à peu épuisait les fortunes acquises et menaçait tout le pays de ruine. C'est contre ce danger que le Congrès bientôt se résolut d'agir. Il ordonna la création d'une marine de guerre, et l'octroi de lettres de marque à tout particulier qui voudrait, à ses frais, équiper un bateau et tenter le rôle de corsaire. En une réponse immédiate, d'offensifs voiliers se virent transformés en croiseurs, et des canons surgirent sur les ponts de navires marchands qui n'avaient porté jusque-là que du sucre et de la cannelle. Les armateurs, en plus du but patriotique, poursuivaient des rêves de richesse, car le profit de leurs captures serait divisé de moitié entre eux et les États. Mais comment obtenir les canons, les fusils requis pour ces expéditions? Il fallait, par ruse, esquivar les barrières du blocus et atteindre les Antilles françaises, où des spéculateurs, à des prix exorbitants, se tenaient prêts à les fournir. Tout navire capturé était aussitôt confié à un équipage de réserve et dirigé avec son chargement vers les ports d'Amérique encore innocents. Ainsi les côtes américaines, de Newport à Philadelphie, de Norfolk à Charleston, puis les Bahamas, Nassau, St-Domingue, sont les scènes d'actions successives et fourmillantes au récit maints éléments réels. Le siège de Charleston par la flotte britannique, et la défense victorieuse de Moultrie et de ses recrues, sont racontés en grand détail et pour un temps débordent l'action majeure.

Mais au travers de ces données vraies circule toute une intrigue d'existences, d'intérêts, de luttes, d'infortunes inventées, qui tient l'esprit sur les éperons. Et l'on goûte l'art ingénieux qui fait se croiser ces destins, qui les rejoint, qui les sépare, qui les soumet aux pires traverses, et qui les plonge soudainement en des fins heureuses ou tragiques. Il y a là tout l'attrait d'un violent romanisme, dont le mode peut être passé, mais qu'on revêt avec plaisir transposé dans ces tons nouveaux. Breuteurs vantards, aventuriers hardis, traitres sornouls, dames charmantes, amants héroïques, persécution, périls, séparations, reconnaissances, retours inespérés, morts fatidiques: le tout rendu plausible par la vérité des couleurs et la logique des caractères. Il est curieux de voir appliquées à un monde de rudes pionniers ces recettes anciennes et classiques.

Parmi les types nombreux qui occupent les chapitres, quatre surtout forment saillie: Tim Bennett, le jeune fils d'un armateur de Rhode Island lequel, ruiné par le blocus, a vu ses entreprises brûlées par les Anglais, et n'a plus pour ressources que deux de ses navires, réfugiés aux Indes françaises; il légue à son fils la mission de les recouvrer et de refaire la fortune familiale; — Désirée-Harmonie, sa sœur, une âme naïve et chaude, trempée de poésie, rêvant de rares amours, de secrets romanesques, et dont les fautes inconscientes font une victime toute prête pour les cruautés du destin; — Lucie, sa fiancée depuis des jours meilleurs, dont les parents veulent maintenant la détourner d'une alliance qu'ils croient sans espoir d'avenir; — Sam Higby, un trappeur bohème et sans peur sinon sans reproche, qui parcourt le pays en quête de gibier, de filles, de splendides soirées et de hautes bagarres: généreux comme un chevalier, inconstant comme la brise, et qui se trouve à point pour emmêler ou couper les trames. Chacun d'eux traîne dans son orbite une

série d'autres personnages qui influent sur son sort et l'accompagnent pour un temps. Tim Bennett, qui se croit trahi par Lucie, se lance dans les risques de la course aux prises maritimes; il rencontre à Nantux le trafiquant Prouty et ses esclaves-maitresses; il est prêt à céder aux avances de Jeannette Dulac, la belle créole haïtienne, dont seul un heureux hasard le délivre. Désirée-Harmonie a aimé en secret un lieutenant anglais, qui prometait de l'épouser; après sa mort tragique et qui expose leur déshonneur, elle s'attache aux fortunes du soldat-philosophe Coffin, dont la sœur une malchance imprévue, puis à celles de l'acteur Brian, Delobelle des prairies qu'elle suit dans ses piteuses tournées. Lucie, restée fidèle, fuit sa famille qui l'a trompée et s'exile à Philadelphie, où elle vit de son travail dans des milieux nouveaux, paraissant à attendre le retour de l'ami. Sam Higby ne compte pas les figures semées sur sa voie; tantôt associé de Bennett, de Coffin, tantôt pris dans les rets de belles de passage, tantôt commandant des Indiens du Sud-ouest; mais enfin fatalement mêlé, à son insu, à la fin pitoyable de la malheureuse Désirée. Ces enchevêtrements amènent, sur des amas de morts laissés en route, la réunion de Tim et de Lucie, la seule issue heureuse, et chèrement gagnée, du livre.

À ce tissu d'histoire et de fiction l'auteur joint le tableau des mœurs coloniales et de celles des pays que ses héros traversent. On y voit détaillées les pratiques des Quakers et leur fraternel pacifisme; le caractère des traités qu'acceptaient les esclaves, les liqueurs des Antilles et les noires cargaisons vivantes qu'ils rapportent d'Afrique; la pauvreté laborieuse des fermiers yankees, encore exposés aux attaques des Indiens mal soumis; leur strict attachement à leurs sectes et à leurs coutumes, celles-ci parfois fort singulières. Sam Higby profite d'une nuit, comme hôte d'un colon, de l'une d'elles: celle du "campesage" (bundling), autorisée par les mœurs puritaines et générale en New England. Elle permettait, pour cause de mobilier ou de chauffage insuffisant, à des couples non mariés de partager une couche commune, sous la seule garantie d'une planche interposée entre eux. C'est ainsi que Higby se trouva emmêlé avec la fille de la maison, l'attractive et coquette Aggie, non sans les embarras que l'on devine. Le récit de même ressuscite l'atmosphère tropicale des îles, les séductions qu'exploitent les gouverneurs, les intendants, l'existence luxueuse et moles des planteurs d'Haïti et les atrocités qu'ils infligent aux esclaves. Cette partie, sans nul doute, a requise de sérieuses recherches: elle dénote la connaissance des tribus noires, des rites vaudous et du patois créole. Comme on voit, ce roman est riche de substance et offre, peut-on dire, à manger et à boire. Il reste, malgré tout, d'une unité solide; ses vagabondages se relient à la personne de ses héros et au fil de leurs destins; et il se croient dramatiquement pour le mouvoir, les tourmenter et les jeter finalement à quelque naufrage; car le soufflet de l'œuvre est fataliste et attristé. La cruauté surtout avec laquelle elle mène de torture en torture la pauvre et douce Désirée à quelque chose de sadique.

L'attrait varié de ce livre en fait-il un chef-d'œuvre? La conclusion serait excessive. Un grand roman n'est pas nécessairement un grand écrivain. Le style de F. van Wyck Mason est vivant, coloré, expressif; il est aussi négligé, inégal, loin du resserrement et de la pureté des œuvres modèles. Il met souvent dans ces bouches du XVIII^e siècle une langue anachronique empruntée aux slangs du XX^eème; ou bien, par un défaut contraire, il leur fait énoncer des prémisses qui rappellent *Amadis des Gaules*. On approuve sa diction robuste et sa liberté à tout dire; mais, comme beaucoup d'auteurs américains, il assume que la liberté doit se prouver par la vulgarité. Son audace se gaspille en jurons prodigés et en détails scatologiques que je ne puis imaginer attrayants pour personne. Un borborygme semble un prétexte obligé à la conversation des gens; une émotion puissante crée le besoin de "faire de l'eau", etc. Il se peut que je méconnaisse les esthétiques nouvelles, mais ces notations me paraissent dénuées de tout intérêt, et leurs évocations purement dégoûtantes.

Étoiles sur la Mer est, somme toute, un roman touffu, plantureux et grouillant de vie; digne d'une littérature qui nous a donné Femmore Cooper, Washington Irving et Melville.

Louis DANTIN

L'HOTEL WINDSOR possède une atmosphère de distinction très recherchée et est visité par des voyageurs de renom venant de toutes les parties du monde. Il est renommé pour ses chambres modernes et confortables, son excellente cuisine et son service courtois.

Windsor
CABOT DOMINION

(1) Lippincott, New York. \$2.75 et 215, rue Victoria, Toronto.

LE GENIÈVRE DOÛBLE ACTION

le Gin de KUYPER

La véritable saveur de Hollande fait du Gin de Kuyper le Gin-Genièvre qui se vend le plus dans la province de Québec et dans le monde entier.

10 ONCES,	\$1.05
26 ONCES,	\$2.40
40 ONCES,	\$3.45

Distributeur et importateur au Canada avec la surveillance directe de John de Kuyper & Co., Rotterdam, Hollande. 3437

MAISON FONDÉE EN L'AN 1695

JOUR d'ACTION de GRÂCES

TAUX RÉDUITS
BILLET SIMPLE ^{1/2} UN QUART
pour aller et retour

Pour prix des billets et informations, s'adresser aux agents

Pacifique Canadien

ALLER: depuis vendredi midi, le 11 oct., jusqu'à 2 h. p.m. lundi, le 14 oct.
RETOUR: départ jusqu'à dernier train, mardi, 15 oct. 1940.
(L'heure solaire est indiquée.)

LES SPECTACLES

BILLET

Forêt d'octobre

Fusil au bras, l'oeil aux aguets, sanglé, botté,
Je vois dans la forêt qui se meurt en beauté
Avec ses teintes d'or, de sang, de cuivre jaune
Et ses touffes de vert dressant leurs mille cônes.

Au bord des sentiers blonds où gloussent les perdrix,
Où l'écureuil bavard pousse de petits cris,
Le vif chevreuil s'enfuit qu'un ours voudrait découper
Et le renard s'efface aux senteurs de la poudre.

Dans la nature où je cherche un peu de repos,
Tout est guerre et douleur entre les animaux
Qui luttent pour aimer, pour manger et pour vivre
Et qui ne laisseront que du sang sur le givre.

Le plus cruel de tous et le plus destructeur,
O bêtes dont les bois sont les seuls protecteurs,
C'est l'animal humain, ce fauve qui s'avance
Étouffant ses pas lourds en menaçant silence!

J.-Ch. H.

"La Fleur d'Oranger"

Le M.R.T. français semble avoir abandonné, cette saison, les grands spectacles d'envergure pour s'adonner au genre plus facile, mais souvent plus intéressant de la comédie légère. Jusqu'à maintenant, nous devons l'en féliciter, car il a présenté des pièces vraiment amusantes, soutenues par une interprétation et une mise en scène qui marquent une amélioration appréciable sur ce que jouait cette troupe, l'année dernière. "La Fleur d'Oranger", qui tenait l'affiche la semaine passée, au théâtre Saint-Sulpice, fut un succès, tout comme le délicieux "Doyen des Enfants de Choeur". Et le prochain spectacle, une comédie millitaire: "Le Tampon du Capiston", ne manquera sans doute pas de plaire au public.

"La Fleur d'Oranger", est, comme son nom l'indique, une pièce exquise, toute de charme et de fraîcheur. Elle nous présente trois actes d'une fantaisie, d'un pittoresque exceptionnel, et par-dessus tout, une intrigue simple et originale dans sa simplicité même. Les auteurs de cette pièce, André Barbeau et Georges Delley ont fait preuve d'une habileté théâtrale et d'un sens du comique inouïs. Tout dans cette pièce est plaisant et gai. Les gestes, les silences, les regards surtout sont calculés, et produisent des effets fort cocasses. Les "conversations", par exemple, entre les deux beaux-pères sont poignantes de fantaisie.

Cette histoire d'un père austère et fantomatique qui vient à Paris voir son fils pour lui imposer une femme de son choix, alors que ce fils est déjà marié clandestinement depuis deux ans, est, comme je le disais tantôt, fort simple. Pendant les trois actes de la pièce, on attend toujours à l'explication inévitable entre le père et le fils. Mais ce dernier, voulant épargner les foudres paternelles, accumule mensonges sur mensonges, hypocrisies sur hypocrisies, épiquant toujours à tirer d'affaire, mais la situation se "corse" graduellement. Cette attitude n'est plus tenable, mais l'explication de la vérité est devenue impossible. Cette unique situation est, pour ainsi dire, l'heroïne de la pièce, et fait un peu penser à ces "vues

Maurice BOULIANNE.

Reprise des Matinées Symphoniques

La sixième saison des matinées musicales pour la jeunesse a débuté samedi dernier au Plateau, sous la direction du sympathique M. Wilfrid Pelletier, et de son nouvel assistant M. Albert Chamberland. Ce trente-neuvième concert a réuni avec un enthousiasme évident les "élèves" de M. Pelletier, auxquels s'est ajouté un groupe de nouveaux abonnés. Chacun paraissait heureux de reprendre une autre année de travail aussi utile qu'agréable, en compagnie de notre éminent compatriote. Et cette joie est déjà, peut-être, une récompense, pour l'oeuvre vraiment merveilleuse qu'il mène avec tant de succès et de bonne grâce.

Après une courte allocution de bienvenue du directeur et de M. Vallancourt, le concert a débuté par la fantaisie Symphonie No 60 en do majeur de Haydn "Le Distract". Puis l'on procéda à la "présentation" des instruments pour les nouveaux abonnés. Comme premier cours de technique, l'auditoire assista, si l'on peut dire, à la dissection d'une pièce orchestrale, en isolant d'abord l'accompagnement de la mélodie; et à sa recon-

Au M. R. T. F.

Le M.R.T. français terminait, mardi soir, sa série de représentations de "La Fleur d'Oranger", comédie mondiale qui fit les délices de plusieurs milliers de personnes. Des salles comblées ont applaudi à ce spectacle. Continuant dans la voie du théâtre gai, le M.R.T. français présentera, à partir de jeudi prochain, en soirée, une farce divertissante, une blague impayable, enfin un vaudeville militaire intitulé "Le Tampon du Capiston", oeuvre de Moutzy-Eon, Alfred Vercourt et Jean Bever. Il raconte l'aventure hilarante du soldat Cochu, ordonnance chez son grognon de capitaine, à qui une erreur donne le prestige d'un héritier et qui devient l'objet des émois sentimentaux d'une jeune fille sur le retour avant d'atteindre le bonheur sentimental après mille aventures abracadabrantes.

Pour incarner ce personnage sympathique et pourtant si cocasse, le M.R.T. français a choisi Roland Bédard, artiste populaire de la radio et dont le surnom "Barre-de-Cuivre" est familier à tous ses admirateurs. Bédard est l'acteur tout révé pour faire vivre le bon Cochu, si bien pavé de bonnes intentions et si maladroit dans les circonstances les plus imprévues.

Dans le rôle de la vieille sœur de capitaine, en mal de mariage et courue d'héritage, qui pourrait-on trouver de mieux que Juliette Béliveau, la plus amusante fantaisiste que Montréal et la province connaissent. Une équipe Béliveau-Bédard, c'est un vaudeville parfait!

Pour présenter "Le Tampon du Capiston" le M.R.T. français a réuni une distribution où apparaissent les noms les mieux connus. On aura Georges Dufresne dont les silhouettes bouffonnes sont mémorables, Gabriel Vigneault qui remporta un si beau succès de composition dans "La Fleur d'Oranger", Denis Drouin, Jeannot Cadieux, Guy Saint-Pierre ("Le Petit Café et "Le Bossu"), René Chaput, l'inénarrable Bonacieux des "Trois Mousquetaires", Janine Sutto et Juliette Huot, dans un rôle de servante comme elle sait l'imaginer.

"Le Tampon du Capiston" est donc une pièce qui n'a qu'une prétention: faire rire. Elle y réussira.

Cette pièce sera jouée au M.R.T. français, salle Saint-Sulpice, rue St-Denis, les 17, 19, 20, 21, 22 en soirée et les 19-20 en matinée. Pour informations, appelez MAQUETTE 3957.

La vie musicale à New York

Dans un programme largement accueillant à la musique française, allemande et américaine, Helen Traubner, de l'Opéra Metropolitain, a pu faire apprécier au Town Hall, le soir du 4 octobre, une voix nettement timbrée de soprano lyrico-dramatique, quoique l'usage préféré de l'excellente cantatrice dévoile ses prouesses vocales dans une salle plus spacieuse car son organe est trop puissante. Miss Traubner a donné des preuves éclatantes que sa vocation est vraiment la scène lyrique car lorsqu'elle interprète "Le sulicide de la Jonconde", ses qualités incontestables furent évidentes dans l'emploi de tous les registres. Le timbre grave rappelle vraiment le contralto, le moyen; le soprano lyrique et l'aigu le tempérament dramatique. Sa diction italienne est excellente. Dans le groupe français, "Le Thé", de Charles Koechlin, a été mieux rendu que la puissante mélodie "Hymne au Soleil", d'Alexandre Georges, tandis que le poétique "Automne", de Gabriel Fauré a été admirablement nuancé; en prononciation française est compréhensible.

La violoncelliste canadienne Mary Doolittle, assistée par le pianiste Arpad Sandor, vient de paraître au Town Hall, le 3 octobre, dans un programme de composition rarement entendues consistant de "Suite anglaise" (Purcell-Ronchini) — Deux mouvements du concerto de Raff — et "Sonata No 8", de Dohnanyi. Toutefois les qualités de la jeune musicienne se sont surtout révélées dans des ouvrages moins ambitieux, tels que "Variations symphoniques" de Beethoven et des petites mélodies de Fauré et Rameau exigeant moins d'intensité et plus de grâce et de finesse. Dans la "Sonata", M. Sandor surpassait sa collègue par un jeu extrêmement artistique.

Une oeuvre quasi inconnue aux Etats-Unis, la symphonie en Fa majeur de Georges Bizet sera exécutée par la symphonie de New York au concert des 17 et 18 octobre sous la direction de John Barbirolli. Cette composition a été conçue par l'auteur de "Carmen" en 1855 et oubliée dans les archives du conservatoire national de Paris jusqu'en 1935, époque à laquelle le biographe anglais D. C. Parker la révéla à Felix Weingartner, le chef d'orchestre. Cet ouvrage a été joué aux Etats-Unis une seule fois, à la radio. Il se compose du premier mouvement qui est vivace, d'un second, lent, et du final qui est énergique. Le dernier mouvement est en forme de Menuet.

Joseph de VALDOR

"La Danse de Minuit" à l'Arcade le 19 octobre

Après un brillant début de saison, avec la présentation de "La Rafale", la troupe des Comédiens Associés a voulu faire un effort plus considérable en offrant comme prochain spectacle, la fameuse pièce de Charles Méré, "La Danse de Minuit". Cette pièce servira aussi de débuts aux deux brillants artistes français, François Rozet et Jacqueline Catelain, dont on annonçait récemment l'engagement avec la troupe des Comédiens Associés pour toute la présente saison.

François Rozet et Jacqueline Catelain, qui depuis plusieurs mois étaient en vedette au théâtre Odeon de Buenos-Aires arriveront dans quelques jours à Montréal afin de commencer les répétitions de "La Danse de Minuit" car cette pièce sera présentée à compter du 19 octobre prochain au théâtre Arcade, avec représentations tous les jours en matinée et en soirée.

"La Danse de Minuit", pièce en 4 actes de Charles Méré, fut créée au théâtre de Paris en 1924, c'est donc dire que c'est une pièce moderne, développant un thème particulièrement d'actualité puisqu'il s'agit d'un drame d'une haute portée psychologique analysant le caractère d'un homme politique, qui pour l'avancement de sa carrière, n'aura aucunement souci des sentiments d'une femme. Les velléités de grandeur d'âme et les bons sentiments naturels sont étouffés par le souci de son avancement.

Après de François Rozet et de Jacqueline Catelain, nous retrouverons les figures connues de Pierre Durand, Antoinette Giroux, Jeanne Demons et de tous les artistes habitués de la troupe des Comédiens Associés.

Donc qu'on n'oublie pas pour la semaine commençant le 19 octobre, les Comédiens Associés présenteront à l'Arcade, la célèbre pièce de Charles Méré, "La Danse de Minuit".

La distribution de "Princesse Czardas"

L'opérette "Princesse Czardas" dont la musique charmera tout le monde, est en répétition aux Variétés Lyriques. C'est dans cette oeuvre délicate que Caro Lamoureux fera sa rentrée. Elle tiendra le rôle de Sylvia Varesco, un rôle à sa taille. Partenaire de Lionel Daunais en prince Edwin Lipper-Lipperstock, elle prend place pour la première fois cette année avec la troupe de MM. Daunais et Goulet.

D'ailleurs, la distribution de "Princesse Czardas" est de tout premier choix. Outre Caro Lamoureux et Lionel Daunais, on verra Charles Goulet (Boni), Henri Poltras (Nico), Julien Lippé (le Prince, père d'Edwin de Lipper-Lipperstock), Roland Gravel (Rosbeck), Rosaire Pharaud (Me Wess), Robert Dupuy (l'ambassadeur Dupont du Mail), et dans les rôles féminins, Marcelle Gir (la Princesse Stasi), Cécile Labelle (la Princesse, mère du Prince Edwin), Michèle Perrault (Aranka), et Dorianne Fontaine (Juliska).

Emmerich Kalman a composé plusieurs duos charmants pour Edwin et Sylvia. Quant à Boni, il faut bien qu'il chante aussi pour cacher son chagrin ou extorquer sa joie. Nico, le bon ami, l'homme que la vie a marqué d'une belle sagesse, sait aussi chanter les mots qui lui font pour encourager la belle Sylvia lorsqu'elle croit avoir perdu le bonheur.

"Princesse Czardas" sera jouée au Monument National les 24, 25, 26 et 27 octobre en soirée. (Communiqué).



Tu connais mes méthodes, Watson, j'ai remarqué la VOGUE DE LA LABATT

Ce n'est pas difficile de remarquer la "Vogue de la Labatt", pas plus que d'en comprendre la raison... une fois que vous avez goûté à cette bière! La Labatt a une saveur riche et veloutée... une saveur délicieusement différente, qui s'attarde agréablement sur votre palais. Cette saveur est le résultat de la recette Labatt... de l'eau de puits profonde de London, Canada, et du brassage lent et patient de Labatt.

Commandez-la par téléphone Elle ne coûte pas plus

Écoutez "Les Amours de T-Jou", mardi soir à 10 h., E.D.S.T. — OKAC, OKCH, CHLT, CHLN

Les concerts-causeries à l'hôtel Windsor

Les soirées de la société "Les Concerts Causeries", auront lieu à l'hôtel Windsor, les mardis soirs, deux fois par mois, alternant avec les Concerts Symphoniques de Montréal.

Ces concerts sont organisés dans le but d'approfondir nos connaissances musicales, et de donner, aux membres l'occasion de se familiariser avec des oeuvres rarement jouées. On y donnera de la musique enregistrée sur disques et une critique de la pièce maitressée devant être jouée au Concert Symphonique de Montréal, la semaine suivante.

La société a aussi l'intention d'obtenir parfois le concours d'un artiste de talent. Le premier de ces "Concerts Causeries" aura lieu le 15 octobre, alors que la conférencière sera Mlle Hélène Grenier, avantageusement connue dans les cercles musicaux de la métropole. Au programme: L'Ouverture des Noces de Figaro, de Mozart; la Troisième Symphonie de Brahms; le Concerto No 4 en ré mineur, de Beethoven; la Symphonie Classique de Prokofiev.

Le prix d'admission est de 25 cents; l'abonnement, de 11 concerts, \$2. Pour tous renseignements ou suggestion, téléphonez à Marquette 5925 ou adressez-vous aux "Concerts Causeries", 1504 rue de la Montagne, Montréal.

Second week!
GABLE
TRACY COLBERT
LAMARR
in
BOOM TOWN
LOEWS

DEANNA DUBBIN
in Her Newest Triumph!
"Spring Parade"
Robert CUMMINGS Misha AUER
Palace
A l'affiche

BRIGHAM YOUNG
TYRONNE POWER • DARNELL
JANE DARVELL • JOAN CARADINE
MARTY ARONOFF • FRANK J. ROSS • ANN TROTT
and DEAN JAGGER
A l'affiche
CAPITOL

Just Grand Stars in 2 BIG HITS!
RANGERS OF FORTUNE
with
FRED MACMURRAY PATRICIA MORISON ALBERT DEKKER
and
JAN BLONDOLL Dick POWELL
"I WANT A DIVORCE"
PRINCESS
A l'affiche

VARIÉTÉS LYRIQUES

CARO LAMOUREUX, LIONEL DAUNAIS et CHARLES GOULET

PRINCESSE CZARDAS

24 - 25 - 26 - 27 OCTOBRE (en soirée)
Bureau de 10 hrs à 6 hrs — Plateau 9161

MONTREAL
Capitol: "Brigham Young".
Imperial: "All this and Heaven Too"; "Academy Award".
Loews: "Boom Town", 2e semaine.
Palace: "Spring Parade".
Princess: "Rangers of Fortune"; "I want a Divorce".
Cinéma de Paris: "Sans Lendemain", 2e semaine.
Saint-Denis: "Café du Port" "Le Plancher des Vaches".
Beaubien: "Grisou", "Le Roman d'un Jeune Homme Pauvre".
Electra: sam. à mar.: "Submarine Patrol"; "Married and in Love"; "Wall Street Cowboy"; mer. à ven.: "Terre de Feu"; "Le Gamin de Paris".

QUEBEC
Cinéma de Paris: "Les Conquérants"; "Chauve-Souris".
Canadien: LA POUNE: "Ces Dames aux Chapeaux Verts"; "Serge Panine".
Victoria: "Le Père Lebonnard"; "Le Mystère de la Maison Blanche".

SHERBROOKE
Cinéma de Paris: "Entrée des Artistes"; "La Mascotte".

"Le Café du Port" (au SAINT-DENIS)

Une intrigue dramatique, corée par une bonne étude d'un milieu maritime, dans un port, permet à Jean Choux de faire du "Café du Port" un film ayant de l'atmosphère et du charme. Il marque, ce film, les débuts de la chanteuse à l'acrobacie. Lina Valia, encadrée d'excellents comédiens expérimentés.

Un jeune homme, René Mahé, ayant fini son service dans la flotte, rentre au Havre et, le soir de son retour, repêche une jeune fille, Aimée, qui est recueillie par les patrons du "Café du Port" de braves gens. Aimée apprend à jouer l'acrobacie, et devient même la vedette du café chantant où elle chante en s'accompagnant elle-même. Le riche Xavier Leclerc revient d'Indochine pour hériter après la mort de son père et paraît disposé à épouser Aimée qui avait voulu se noyer pour lui. Mais elle lui préfère le loyal René qui rembarque afin de faire fortune.

Lina Valia a un rayonnement sincère et elle chante et parle juste. René Dary a une magnifique nature et un charme qui force la sympathie. Aimée, goulue, et sensible, Bergeron toujours si sûr, l'éclairant. Alfred Baillon est très bien, joyeux et piquant. Bonnes silhouettes de Mariotti, Liliu, Christian Gérard, Maurice Rémy, qui ont vite fait de nous intéresser, un bon film.

Le second film à l'affiche du Saint-Denis, "Le Plancher des Vaches", est une comédie qui ne ressemble à aucune autre puisque les événements qui y déroulent ne sont pas forcés ni imaginaires. Tout ce qui arrive au héros... pourrait être votre loi demain matin.

Imaginez que comme Noël-Noël vous gagniez un voyage à l'étranger, vous êtes embarqués dans un jour vous êtes amoureux d'une belle aviatrice. Votre amour s'édifie, va se servir d'elles qui ne sont pas au futur pour courir après la belle de vos rêves. Le reste vous l'imaginez aisément.

"Sans Lendemain" en 2e semaine (au CINÉMA DE PARIS)

"Sans Lendemain" est un admirable film empreint de poésie et de mystère à la fois. A chaque instant on sent que les personnages sont finalement conduits jusqu'à un dénouement négatif. Et pourtant l'oeuvre a des sourires, de la grâce et du charme.

"Sans Lendemain" est l'histoire d'une femme qui, pour conserver au moins le souvenir d'un amour, va chercher à jouer la comédie pour cacher sa propre situation. Cette histoire pathétique est magistralement interprétée par la belle Edwige Feuillère et le jeune premier délicat, Georges Rigaud.

Le jeu de Daniel LeCourtis, de Paul Azais, et de Georges Lannes, place aussi "Sans Lendemain" dans une catégorie à part.

En attraction supplémentaire, un film canadien qui nous expose la première année de guerre. Ce film intitulé "Pour la Défense", et fait voir ce qu'on a fait déjà pour sauvegarder notre pays.

"Boom Town" en 2e semaine (au LOEWS)

2e semaine à l'affiche pour une vedette qu'on aime à revoir, le sympathique Hugh Tracy, la jolie Claudette Colbert et la séduisante Hedy Lamarr. Il y a encore le populaire Frank Morgan, qui complète une distribution de vedettes vraiment extraordinaire.

L'industrie du pétrole, dont l'importance dans le monde moderne ne saurait être exagérée, fait le sujet du film. L'histoire de la découverte, l'exploitation et de la vente du précieux liquide constitue l'un des chapitres importants de l'histoire de ces cinquante dernières années. "Boom Town" est de fait le spectacle dans ces milieux fébriles.

La formidable distribution de "Boom Town" comprend encore Marion Martin, Lionel Atwill, Chill, Wilfrid Pelletier, le petit Casey Johnson et Hélène Quintanilla, qui fit ses débuts à l'écran récemment dans "40 Little Mothers". La mise en scène est de Dick Coway, un des meilleurs réalisateurs d'Hollywood.

CINÉMA DE PARIS
DEUXIÈME SEMAINE
L'ŒIL FÉMININ
dans
"Sans Lendemain"
Edwige FEUILLÈRE
Georges RIGAUD
A l'affiche

ST-DENIS
RÉMY DARY
LINE VALIA
dans
"Le Café du Port"
A l'affiche

FRANCAIS
SALLE SAINT-SULPICE
présente
"LE TAMPON du CAPISTON"
avec Juliette Béliveau et Roland Bédard
En soirée: les 17, 19, 21, 22 octobre
En matinée: les 19, 20 octobre
Prix: Matinée: 25c, 35c, 50c — Soirée: 30c, 40c, 60c
Ed. ARCHAMBAULT - MA. 6201 — M.R.T. FRANÇAIS - MA. 3937

TROIS-RIVIERES
Cinéma de Paris: "Les Otages"; "Le Mot de Cambronne".

ST-HYACINTHE
Corona: "Terre de Feu"; "Eux et Nous".

ST-JEROME
Rex: "La Dame de Coeur"; "La Bouillotte aux Illusions".

THEATRES ET CONCERTS

Arcade: Les Comédiens Associés présentent: "LA DANSE DE MINUIT", semaine du 19 octobre.
Auditorium du Plateau: Les Concerts Symphoniques, le 22 octobre.
Monument National: Les Variétés Lyriques présentent: "PRINCESSE CZARDAS", les 24, 25, 26, 27 octobre.
Salle Saint-Sulpice: Le M.R.T. Français présente: "LE TAMPON DU CAPISTON", les 17, 19, 21, 22 octobre.

"Spring Parade" (au PALACE)

La jeune et très jolie Deanna Durbin nous revient dans un film débordant de jeunesse et de fraîcheur. Dans cette production, il y a du chant, de la danse, une idylle s'ébauche, il y a de la comédie, etc. Voici en quel consiste le synopsis de ce film.

Hlonka (Deanna Durbin) qui est une petite paysanne hongroise, se rend à la foire pour y vendre une chèvre. Là, un fleur de bonne aventure lui assure qu'elle ira à Vienne où elle rencontrera des gens haut placés et qu'elle épousera un aristocrate. Gustav (Misha Auer) qui était aussi à la foire, achète la chèvre; de plus, il parle avec la jeune fille qu'elle ne pourra résister à l'allure endiablée d'une czarda, une danse du pays. Hlonka s'enfuit, lorsque Gustav s'avança, mais comme elle est fatiguée elle aussi, elle se couche sur ce qu'elle croit être un tas de foin mais qui est en réalité un voyage de foin. Lorsqu'elle se réveille, elle s'aperçoit qu'elle est revenue tout près de Vienne. Le conducteur de la voiture amène la jeune fille demeurer avec sa sœur, Jenny.

Hlonka voit Robert Cummings alors que celui-ci venait pour rencontrer Jenny; mais le véritable ami de Jenny, Allyn Joslyn arrive et Robert prétend qu'il est son frère. Plus tard, Hlonka est amenée dans un restaurant avec Hlonka, Robert écrit une valise et lorsqu'il la fait jouer, il obtient beaucoup de succès auprès des gens qui se trouvent là. Toutefois, le jeune homme est arrêté pour être contrevenu à quelque loi militaire et il est jeté en prison.

Les deux aventures se succèdent à vive allure. Hlonka intercédera auprès de l'empereur et le jeune homme verra le succès couronner ses efforts.

Le film est très belle et les danses présentées offrent un coup d'oeil charmant.

"Brigham Young" (au CAPITOL)

Dans le film de "Brigham Young", Derryl Zaneck a donné à la compagnie 20th Century-Fox et au cinéma l'effort le plus important de sa carrière. Tout est fait sur une grande échelle: l'histoire, le scénario, la distribution, en un mot tout les détails de la plus haute importance. "Brigham Young" est la fondation de "Salt Lake City" par un groupe de pionniers appartenant tous à la religion des Mormons. Cette production compte comme l'une des plus belles pages de l'histoire américaine.

La photo est en couleur et ajoute une note d'intérêt à l'aspect général du film. Mais la photographie n'est qu'une partie des faits auxquels il faut donner crédit. L'histoire de Louis Bromfield, la direction de Henry Hathaway, la musique d'Alfred Newman, la direction artistique, les décors, la mise en scène, et les artistes de scène, tout cela contribue à rendre ce film un véritable chef-d'oeuvre.

Certains scènes nous montrent d'abord Vincent Price qui cherche à étendre sa religion chez ses compagnons de voyage; la scène est très intéressante, la haute religion qu'ils désirent; les persécution qu'ils ont à subir au mains des autres; l'obligation dans laquelle ils sont de voyager d'une partie du pays à l'autre, et leurs souffrances et leurs misères qui résultent de ce mouvement continué, voilà autant de scènes racontées avec tout le détail possible.

En un mot, "Brigham Young" représente les difficultés que rencontrent les Mormons dans leur lutte pour leur propre existence.

Voilà donc un spectacle de choix qui saura sûrement plaire à tous les cinéphiles.

"Rangers of Fortune" (au PRINCESS)

Fred MacMurray, Albert Dekker, Gilbert Roland, Patricia Morison sont les principaux acteurs de ce film "Rangers of Fortune" est quelque chose de différent. La différence se manifeste dans l'histoire, la direction, le jeu des acteurs et même dans son entière composition.

C'est l'histoire de trois cavaliers qui parcourent les territoires presque inhabités des Etats-Unis à la recherche de l'aventure. Un jour ils arrivent dans une petite ville du Texas. Durant leur séjour dans cette petite ville, ils débarrassent la population de certains maux qui les rétablissent l'ordre où c'est nécessaire. Naturellement au cours de ce travail de nettoyage, il se produit plusieurs choses excitantes. D'abord, certaines situations sont d'un comique complet tandis que d'autres sont tragiques.

Les trois cavaliers sont représentés par MacMurray, Dekker et Roland, et qui trio ils forment! Leurs personnalités sont différentes mais l'un comme l'autre possède des qualités qui sauront plaire au public. Dans "Rangers of Fortune", on leur a donné des rôles bien faits et la direction est aussi excellente, de sorte que leur interprétation est tout à fait à l'honneur. Betty Brewer, qui paraît pour la première fois à l'écran et qui est vraiment étonnante. Patricia Morison est excellente dans le rôle de l'héroïne. Dick Foran tient le meilleur rôle de sa carrière et Joseph Schildkraut donne une bonne interprétation, à la manière qui lui est tellement typique.

En plus de cette production, le cinéma Princess présente à sa clientèle un autre film intitulé "I want a Divorce", avec Joan Blondell et Dick Powell.

Quand vous êtes à TORONTO
Descendez à
HÔTEL ST. RÉGIS
892, RUE SHERBOURNE
RA. 4135
en face de l'église du Sacré-Coeur, la seule agglomération de langue française à Toronto.

À TRAVERS L'ACTUALITÉ MONDIALE

avec
Jean Le BRET

La Réaction américaine à la menace de l'Axe

Le nouveau pacte entre l'Allemagne et l'Italie d'une part et le Japon d'autre part établit le principe d'assistance mutuelle pour le cas où une tierce puissance entrerait en guerre contre l'un ou l'autre des signataires. L'objectif principal de ce traité est évidemment d'intimider les États-Unis ; il est aussi probablement dirigé contre l'Union Soviétique, en dépit d'une clause qui prévoit le maintien des arrangements politiques actuels avec la Russie. Mais cet aspect de la menace nous paraît pour l'instant secondaire, parce que l'Allemagne ne semble pas avoir grand-chose à redouter présentement des Soviétiques. La publicité universelle donnée au nouveau traité de Berlin est essentiellement destinée à prévenir les citoyens américains de ce qui les attend s'ils se laissent entraîner dans une guerre mondiale sur deux fronts. En somme, Hitler dit aux États-Unis : "Si vous aidez la Grande-Bretagne, le Japon vous attaquera par l'Ouest". Et le Japon dit : "Si vous essayez de contraindre notre expansion, Hitler et Mussolini vous attaqueront par l'Est".

The NEW REPUBLIC analyse dans un éditorial l'effet de cette double menace et la réaction de l'opinion américaine.

La menace est réelle, certes : plusieurs mois avant que le traité ne soit publié le Gouvernement de Washington, envisageant la nécessité immédiate d'une défense maritime adéquate sur les deux fronts, a établi ses plans pour la construction d'une flotte assez puissante pour opérer dans les deux océans simultanément. Mais il n'y a pas lieu toutefois de redouter une tentative d'invasion des États-Unis avant qu'ils ne soient si complètement préparés à la repousser qu'aucun ennemi n'ose tenter l'aventure.

Il est un axiome de stratégie généralement reconnu depuis longtemps : c'est que si le Japon ni les États-Unis ne seraient en état de s'attaquer à travers l'immense étendue du Pacifique avec une raisonnable chance de succès, à moins qu'ils ne disposent de bases navales et aériennes beaucoup plus rapprochées de l'objectif à atteindre, plus rapprochées même qu'Hawaï ou les Philippines. Même les plus grands navires de guerre ne pourraient avec leur équipement actuel soutenir le combat à de si grandes distances de leurs sources de ravitaillement. Il suffirait d'une force bien inférieure pour les repousser.

Par l'Atlantique il ne peut être question d'une attaque contre l'Amérique aussi longtemps que l'Axe n'a pas vaincu la Grande-Bretagne. Et même dans cette éventualité, une attaque n'est pas probable avant que l'ennemi ait pu s'établir solidement sur des bases plus proches.

L'armement défensif actuel des États-Unis est parfaitement capable de résister à un assaut simultané sur les côtes de l'Atlantique et du Pacifique tant que les forces ennemies resteront appuyées seulement sur les rives opposées des deux océans. Et il faudrait beaucoup de temps aux agresseurs pour se préparer des voies d'attaque plus pratiques et capables d'assurer à leur entreprise quelque chance de succès.

C'est pour parer à cette éventualité non immédiate que les États-Unis viennent d'adopter leur programme de défense militaire, navale et aérienne. Ils auront le temps de le compléter, d'être prêts à résister victorieusement à n'importe quelle combinaison, pourvu qu'ils travaillent et se dépêchent.

Tout cela est bien connu à Berlin, à Rome et à Tokyo. Aussi les Américains voient-ils dans le récent traité plutôt une tentative d'affecter l'opinion publique qu'une déclaration d'hostilités actuelles et immédiates. L'agrément tripartite était dans l'air depuis plusieurs années ; sa publication aurait pu avoir lieu depuis plusieurs mois. L'heure présente a dû être choisie parce que les États-Unis en sont arrivés au moment décisif où la crainte de la guerre pourrait permettre aux partisans de l'apaisement de prendre la haute main ; et alors le chemin de la conquête serait plus aisé aux agresseurs.

Mais heureusement la stratégie hitlérienne est maintenant mieux connue et appréciée des Américains ; ils sont en état d'y répondre. Sa formule est simple. C'est d'abord la menace de la guerre contre la puissance neutre qui voudrait s'immiscer dans les plans d'expansion totalitaires, menace accompagnée de protestations pacifiques. L'adversaire visé est ainsi amené à croire qu'il restera à l'abri du danger pourvu qu'il ne s'oppose pas à la conquête présente poursuivie ; on sait qu'Hitler et Cie procèdent par étapes successives. La neutralité ou non-belligérence ainsi obtenue permet à Adolf de mâcher la bouchée qu'il a dans les dents. A peine l'aura-t-il avalée qu'il se tournera alors contre le neutre complaisant. Et pendant ce temps la politique de la terreur aura rendu la nouvelle victime moins capable de résistance.

Dans ce genre de lutte, il n'y a qu'un moyen de garder sa sécurité, et ce moyen c'est de prendre les devants. Toute menace nouvelle est le signal d'une nouvelle entreprise. A chaque menace il faut donc répondre non par la retraite, mais par une action plus vigoureuse. Ni le Japon ni l'Allemagne ne peuvent attendre les États-Unis immédiatement ; c'est donc le moment de les affaiblir et de se renforcer, de façon qu'ils ne puissent jamais attaquer l'Amérique.

Heureusement aussi que les États-Unis ont décidé, juste avant que le pacte ne soit annoncé, d'arrêter les envois de ferraille au Japon et d'accorder un nouveau soutien financier à la Chine. Ces mesures

devraient maintenant être suivies sans délai par un embargo total des expéditions de pétrole au Japon et une assistance plus complète à la Chine. La réouverture par l'Angleterre de la route de Burma va sans doute permettre de reprendre prochainement le ravitaillement des forces de Chiang Kai Shek en armes et en munitions. La fermeture provisoire de cette voie avait été une faiblesse de la politique d'apaisement, suivie comme toujours d'autres exigences. Il faut aussi maintenant que les États-Unis redoublent d'efforts pour aider dans toute la mesure du possible l'Angleterre à résister à l'Axe, et qu'en même temps ils activent leurs préparatifs de défense pour faire face eux-mêmes au péril ultime.

Si les Américains agissent ainsi, sans hésiter, sans perdre de temps, la menace du traité de Berlin ne pourra jamais se réaliser. Et même, en face d'une telle réponse, les puissances totalitaires pourront bien y regarder à deux fois avant de la renouveler.

L'Axe devrait apprendre à ses dépens qu'il n'est pas dans la tradition du peuple américain de céder à l'intimidation.

L'Ordre nouveau en Europe

Pour l'édification de l'opinion publique américaine, l'Allemagne a installé à Berlin et dans les capitales des pays conquis un service de nouvelles et de renseignements d'un genre nouveau. Il s'agit de créer l'impression que la vie dans les territoires occupés ou dominés revient à la normale. La réalité est tout autre.

Partout où les Allemands sont arrivés, ils ont volé, pillé et dévasté, plus que n'importe quels autres conquérants à aucune époque de l'histoire. Ils n'ont restreint la destruction que dans la mesure où ils pouvaient en profiter.

Quand ils entrèrent à Lyon, par exemple, ils eurent en moins d'une semaine démantelé en Allemagne tous les stocks de soie, chargeant aux Lyonnais les frais d'embarquement et de transport. Les jours suivants, une équipe spéciale d'ingénieurs démontra les filatures et les tissages, et expédia au Reich machines, métiers, bobines et tout l'outillage.

De Reims partirent des millions de bouteilles de Champagne ; de Sévres toutes les porcelaines ; de Rouen d'immenses réserves de toiles et de lainages.

En Hollande, il n'y a plus une machine-outil dans les ateliers. Il n'y a même plus de sabots.

Les fermes de Danemark et des Flandres, dépourvues de leur bétail, sont désertées.

Les musées sont pillés sous la direction personnelle du suprême arbitre de l'art, du goût et de la culture germanique, l'expatrié Adolf.

Partout des millions d'habitants misérables vivent sous la terreur perpétuelle de l'abominable Gestapo ; la police secrète d'Hitler règne en despote absolu ; elle englobe aujourd'hui près de trois millions d'agents. Elle est dans tous les foyers, guettant, espionnant, torturant. Elle est derrière les bataillons qu'on envoie à la boucherie, braquant ses pistolets dans le dos des Autrichiens, des Sudètes ou des Tchèques.

En Bohême, on a dû ouvrir des camps de concentration spéciaux pour les femmes que le meurtre de leurs maris a rendus folles. Là comme en Pologne tous les patriotes sont massacrés ou émasculés.

Partout, quand on lève le voile de la propagande, apparaît le gorille teuton, l'homme des cavernes brandissant sa massue sanglante, le monstre prêt à tuer.

Pour mieux perpétrer le pillage et la rapine, les Nazis se sont faits en France faux monnayeurs. Dans la partie occupée par l'Allemagne, il y a deux sortes de billets : les anciens francs et les marks d'occupation. Ceux-ci ne sont ni des Reichsmarks, ni des marks de touristes. Ils ne sont monnaie légale qu'en territoire occupé. Ils ne sont garantis par aucune couverture ; ils ne comportent aucun engagement de remboursement. Ils ne reposent que sur la force armée, qui en impose la circulation à la pointe des baïonnettes.

Des troupes de Huns remorquent leurs presses mobiles. On annonce à son de trompe que les billets bruns devront être acceptés au taux de vingt francs pour un mark, et la presse se met à marcher, pourvoyant inlassablement l'envahisseur de la monnaie de singe dont il paiera de prétendus achats. C'est le vol organisé.

Le franc français lui aussi d'ailleurs n'a plus de couverture. Le gouverneur de la Banque de France est allemand ; la réserve métallique est séquestrée. La valeur du franc n'est plus qu'illusoire, même en France soi-disant non occupée.

Tout ce procédé de fausse monnaie n'est en somme que de la confiscation à peine déguisée.

Les approvisionnements destinés aux marchés sont bien souvent détournés avant d'arriver pour être expédiés en Allemagne. A Paris, Tours, Poitiers, Bordeaux, on peut voir chaque jour d'énormes camions, à l'étiquette des firmes de Dresde, Munich, Francfort ou Hambourg, remplis jusqu'au toit de mobiliers ou de marchandises volés dans les magasins, les hôtels ou les résidences.

Les coffres de sûreté des banques ont aussi été forcés et pillés, en dépit des assurances données auparavant à leurs locataires. Titres et valeurs, réserves et économies, bijoux et souvenirs de famille sont volés sans vergogne. Et l'explication du cambrioleur est ineffable : "L'Allemagne", dit-il, "administre la France aux termes d'un armistice. Les conditions de paix fixeront certainement une indemnité en espèces au vainqueur. Après 1918 les Alliés ne purent ni fixer ni recouvrer au-

Ces commentaires sur les grands événements de la semaine ont été rédigés tout spécialement pour les lecteurs du JOUR d'après les meilleures sources d'informations canadiennes et américaines.

un paiement de l'Allemagne, parce qu'ils s'y prirent trop lentement. Ils ne purent forcer l'Allemagne à payer. Nous ne voulons pas nous exposer à pareils déboires. C'est pourquoi nous saisissons maintenant toutes les valeurs disponibles, qui constitueront le premier paiement en espèces de l'indemnité que nous réclamons de la France."

C'est cynique et révoltant. Tous les stocks pillés s'épuisent rapidement ; il est la plupart du temps très difficile, sinon impossible, de les renouveler. Les marchands sont néanmoins forcés de garder boutique ouverte, sous peine d'expropriation pure et simple. De même, pour que la production reprenne, les fabricants sont tenus de rouvrir leurs usines dans un délai de 60 jours, même s'ils manquent de main d'œuvre, de matières premières ou de marchés ; les autorités d'occupation prétendent les y aider par le travail forcé, pour éviter les troubles qu'amènerait la baisse énorme des salaires.

Le rationnement et les prix sont strictement contrôlés. Les produits en conserve échappent à la restriction, mais pour en éviter l'accaparement les épiciers sont obligés d'ouvrir séance tenante les boîtes qu'ils vendent.

Enfin les Allemands gardent encore dans leurs camps de concentration deux millions de soldats français prisonniers. On n'a encore relâché que des fermiers, des fonctionnaires civils et des employés de chemins de fer ou de transports. Pourquoi les Nazis s'opposent-ils à ce que ces deux millions de jeunes hommes retournent au travail ? Craignent-ils un mouvement révolutionnaire tandis qu'ils ont encore la résistance britannique à dompter ?

Tous ces hommes doivent souffrir de leur internement prolongé, se croient trahis et abandonnés des autorités qui n'ont rien fait pour les libérer. Ne vont-ils pas constituer un danger de troubles l'hiver prochain, quand ils seront enfin relâchés et qu'ils retrouveront leurs foyers pillés, leurs femmes enceintes, leurs enfants affamés, leurs moyens de subsistance disparus ? L'Allemagne rétablira-t-elle alors l'ordre par la force, ou profitera-t-elle de l'occasion pour implanter plus fermement encore sa domination complète de la France vaincue ?

Tout cela est angoissant. Ordre nouveau ? Allons donc... Il n'y a que d'aveugles imbéciles pour se laisser bourrer le crâne et croire à un idéal allemand de rénovation moderne.

L'ordre nouveau que ces bandits de l'Axe veulent soi-disant imposer à l'Europe n'est que la vieille et cruelle barbarie des heures les plus sombres de l'histoire. La destruction, le pillage et le meurtre, ça remonte à l'âge des cavernes. Leur mot d'ordre, c'est la vieille formule : "Otez de là, que je m'y mette !" Leurs procédés, ce sont ceux des gangsters, des voleurs, des faussaires, des fourbes, des traîtres et des assassins. Hitler, Mussolini et compagnie ne sont que de monstrueux exploitateurs de masses abruties ou terrorisées.

L'ordre nouveau, ce n'est que l'esclavage antique.

Canada

Le Parlement fédéral se réunira à Ottawa le 5 novembre prochain pour s'ajourner aussitôt au début de janvier.

Le Chef de l'opposition demeure d'accord avec le Premier Ministre pour que la session soit encore ajournée et non prorogée, de façon à ce que l'Assemblée puisse être convoquée en cas d'urgence.

La situation parlementaire reste sujette aux développements de la guerre. M. King fait remarquer que le danger semble moins critique qu'en août, alors qu'une invasion de l'Angleterre paraissait possible, sinon probable.

Le programme régulier de la session à venir ne pouvait d'ailleurs être prêt avant la fin de l'année.

Le Premier Ministre annonce aussi que l'hon. Ralston, ministre de la Défense nationale, se rendra à Londres cet automne pour rencontrer le gouvernement britannique et discuter le plan de défense commun pour l'hiver prochain, de façon que le colonel Ralston soit en mesure de soumettre son rapport complet au Gouvernement et au Parlement canadiens au début de janvier.

L'hon. Gardiner, ministre des services de guerre et ministre de l'Agriculture, ira aussi prochainement à Londres pour y étudier les problèmes de l'approvisionnement, et soumettra aussi un très important rapport à la réunion du Parlement.

A propos du rapport de la Commission Sirois sur les relations du Dominion avec les Provinces, M. King nie que la discussion et l'adoption des conclusions soient remises jusqu'après la guerre. En fait, bien des aspects du rapport ont déjà été envisagés au Conseil des Ministres ; certains d'entre eux pourraient même être incorporés dans les projets législatifs qui seront soumis l'an prochain au Parlement.

Les principales recommandations du rapport, cependant, ne seront pas adoptées avant une conférence plénière avec les gouvernements provinciaux ; en attendant cette conférence, certaines mesures particulières pourront être discutées séparément entre le Ministre des Finances et les Trésoriers provinciaux.

L'hon. Cohn Gibson, ministre du Revenu fédéral, annonce que les recettes des

douanes, de l'accise et de l'impôt sur le revenu pour septembre 1940 ont atteint \$50.051.688, en augmentation de \$16.068.236 sur septembre 1939.

La taxe sur le revenu a rapporté \$11.624.199, en augmentation de \$6.721.724 ; la douane et l'accise \$38.427.489, en augmentation de \$9.346.512.

Du 1er avril au 30 septembre, le revenu net total a atteint \$358.067.346, au lieu de \$247.912.399 l'an dernier.

M. Robert Laurier, avocat distingué d'Ottawa et neveu de sir Wilfrid Laurier, qui avait été attaché depuis quelque temps au secrétariat de M. Lapointe, ministre de la Justice, vient d'être nommé ministre des Mines dans le Gouvernement provincial de l'Ontario.

Il succède à l'hon. P. Leduc, qui est devenu greffier de la Cour Suprême du Canada.

Il est probable que le nouveau ministre des Mines de l'Ontario, qui n'est pas encore député quoiqu'ayant toujours été de près ou de loin mêlé à la politique, briguera à la prochaine élection partielle le siège d'Ottawa rendu vacant par la démission de M. Leduc.

M. Laurier assista en 1911 avec sir Wilfrid à la Conférence Impériale de Londres.

Les locaux d'exposition du Gouvernement canadien à Londres ont été gravement endommagés par une bombe explosive. Personne ne fut blessé ; tous les employés avaient trouvé refuge dans les abris.

C'est dans ces locaux que résidait le personnel du Département du Commerce qui s'occupait des expositions en Europe des produits canadiens.

Etats-Unis

On disait généralement à Washington à la fin de la semaine dernière que le président Roosevelt serait réélu le mois prochain et que les États-Unis seraient en guerre avant six mois.

Quant à l'élection présidentielle du début de novembre, il apparaît qu'au moins 75 pour cent des résidents du district de Columbia croient au succès de M. Roosevelt. Les paris en sa faveur sont pris à 12 contre 5. Des membres de la galerie parlementaire de la presse qui ont accompagné M. Willkie en ses récents voyages président même son échec à sept contre un.

Quant à l'entrée en guerre, l'éditeur d'un magazine qui tire à deux millions d'exemplaires, et que ses activités promettent dans tous les coins du pays, constate qu'en septembre l'opinion nationale a presque complètement abandonné sa détermination de rester à l'écart du conflit, qui dominait encore en août, et reconnaît maintenant comme un fait inéluctable que les États-Unis n'ont pas le choix.

Les plus récentes consultations populaires de l'opinion démontrent que 86 pour cent du peuple favorise une aide illimitée à la Grande-Bretagne, même si elle devait entraîner la guerre. Les plus grandes organisations de vétérans, représentant 1.500.000 membres parmi les plus influents dans chaque Etat, chaque cité, chaque village, ont toutes pris la même position, nette et définie. A noter que cette décision a été adoptée même en face de la menace ouverte de l'Allemagne, à l'effet qu'elle considérerait comme un "casus belli" un appui à l'Angleterre assez étendu pour affecter l'issue de la lutte.

Après les récents et rapides développements du début de cette semaine, les conférences répétées de M. Roosevelt avec Lord Lothian, la réouverture de la route de Burma, l'embargo du grain à destination des ports du Pacifique, le rappel des citoyens américains d'Extrême-Orient, ne pourraient-on même envisager aujourd'hui que les États-Unis seront confrontés par l'état de guerre avant l'expiration de ce délai de six mois ? C'est probable.

Le sentiment convaincu que la guerre est inévitable a gagné tout Washington.

Il n'y a dans ce sentiment aucune émotion, aucun excitation. La résolution y a fait place à la résignation de l'automne dernier.

C'est un état d'esprit qui s'est développé, lentement mais sûrement, des événements mêmes de la guerre et de leurs réactions sur l'opinion.

De plus, ce sentiment est indépendant de l'issue de l'élection présidentielle. Si Washington savait positivement aujourd'hui que le prochain Président serait encore Roosevelt ou bien Willkie (les autres candidats n'ont aucune chance), son impression de la guerre inévitable n'en serait nullement affectée. Willkie ou bien Roosevelt, tout le monde en croit l'échéance proche.

La frappante similitude entre la politique étrangère de M. Roosevelt et le programme fondamental de M. Willkie est bien pour quelque chose aussi dans ce sentiment. Mais la plupart des observateurs y voient plutôt la marche irrésistible des événements que les tendances ou aspirations des hommes et des partis politiques.

L'opinion générale dans la capitale américaine est donc qu'aussitôt l'élection le gouvernement de Washington poussera jusqu'à la limite son concours effectif à la Grande-Bretagne, et réalisera, en dépit

d'isolationnistes de plus en plus isolés, l'union des démocraties et la coopération dans la conduite de la guerre.

Grande-Bretagne

Beaucoup d'Anglais et encore plus d'Américains pensent que les chances d'une invasion de la Grande-Bretagne sont devenues maintenant bien aléatoires, et que les concentrations de barges allemandes ne sont plus qu'un appât trompeur. Ce n'est pas tout à fait l'avis de la R.A.F., qui doit être mieux au courant que n'importe qui.

Les avions britanniques continuent à bombarder Berlin ainsi que tous les objectifs militaires et industriels importants du Reich. Mais il semble bien que l'attaque aérienne la plus puissante se concentre encore sans relâche sur les ports occupés par l'Allemagne et toutes les bases possibles d'invasion, de la Baltique jusqu'à Lorient en Bretagne.

Des préparatifs maritimes allemands aussi loin au sud de Lorient ravivent les soupçons que l'Irlande pourrait bien recevoir les premiers coups. D'autre part, on n'a plus entendu beaucoup parler des larges concentrations de troupes et d'avions en Norvège, si ce n'est une rumeur non confirmée d'un bombardement aérien d'Aberdeen, en Ecosse.

L'étrange nouvelle que la Finlande autorisait le passage de troupes allemandes vers la Norvège n'a pas diminué la tension dans le Nord.

On dit encore qu'une tentative d'invasion par le Pas-de-Calais était décidée quand le mauvais temps et les revers de la "Luftwaffe", qui perdit ce jour-là 133 appareils, vinrent faire échouer le plan à la dernière heure.

En dehors de leurs attentats inutiles et criminels sur des objectifs non militaires, en dehors de la destruction systématique d'immeubles civils au cœur de Londres, en dehors de révoltantes attaques sur des monuments historiques, comme l'Université de Cambridge ou comme l'Abbaye de Westminster atteinte cette semaine, en dehors aussi des bombes lâchées n'importe où et au hasard, il faut bien admettre que la "Luftwaffe" bombarde aussi des établissements industriels et des objectifs de guerre à Londres, dans les Midlands et autres centres manufacturiers.

Les Allemands ont fait la semaine dernière le relevé des dommages qu'ils auraient infligés. Depuis juillet, disent-ils, leur aviation a jeté 50.600.000 livres de bombes sur l'Angleterre. Environ 6.000 usines, dont 1.400 dans la région de Londres, ont été atteintes. Les ports anglais ont reçu 17 millions de livres de bombes. Les aérodromes ont fait l'objet de 700 raids.

Les Britanniques admettent quelques dommages aux usines. Mais ils ajoutent que les ateliers construits d'après le plan du maréchal Trenchard arrivent maintenant au stade de complète production, et qu'ainsi la perte nette est nulle.

En faisant la part des exagérations, la vérité doit être quelque part entre les extrêmes. Il n'apparaît pas, en tous cas, que la destruction dépasse sensiblement la capacité de remplacement.

Pour essayer d'estimer le dommage industriel en général, la revue hebdomadaire TIME de New York a consulté des firmes américaines qui ont des établissements en Angleterre. Sur 82 entreprises interrogées, 68 ont répondu. Pour 20 compagnies leurs usines de Grande-Bretagne étaient intactes et marchaient normalement. Dans 40 autres cas, les usines étaient en opération, mais avec un taux de production restreint en raison de la conscription de la main d'œuvre ou de difficultés de transport. Huit entreprises enfin avaient eu leurs usines anglaises plus ou moins endommagées par les bombes. 8 frappées sur 68, cela donne une moyenne de moins de 12 pour cent. Il faut cependant ajouter que la plupart de ces usines ne doivent pas fabriquer de matériel de guerre.

D'autre part, la faculté de réaction des Britanniques dans l'adversité est phénoménalement rapide ; tout le monde le reconnaît. Ainsi de grands magasins de Londres rouvraient leurs portes douze heures après avoir été bombardés ; les débris en piles étaient marqués de petits drapeaux ; les marchandises avariées, vendues au rabais, attirèrent les chalandes. Un loustic disait : "C'est bombe marché aujourd'hui à Oxford Street".

L'économiste Keynes dit que la destruction ne dépasse pas les possibilités de la construction. "Et nous avons", ajoute-t-il, "la capacité de remplacer ce qui a été détruit par quelque chose de mieux".

Dans le même ordre d'idée, un homme d'affaires câblait à son associé de New York : "D'ailleurs, beaucoup de nos bâtiments étaient sales".

Une bonne approximation du dommage causé à l'industrie britannique en un mois s'établirait aux environs de 10 pour cent. A ce taux, avec la capacité de remplacement qui se développe, les bombardements allemands sur Londres et l'Angleterre pourraient continuer des mois et des mois sans qu'aucun résultat décisif en découle.

Au sord accompanement des bombardements et des tirs de barrage, le Premier Ministre Churchill a rendu compte mardi au Parlement britannique de la situation de la guerre.

Il a annoncé pour le 17 octobre la réouverture de la route de Burma au ravitaillement des armées chinoises.

Il a donné le bilan de la "Blitzkrieg" aérienne contre l'Angleterre : 8.500 tués et 13.000 blessés en un mois. Le nombre des victimes décroît régulièrement. 8.500 c'est un peu mille de la population de Londres ; à ce rythme il faudrait 83 ans aux Boches pour éliminer la capitale de l'Empire. Au rythme actuel des destructions d'immeubles, il faudrait 20 ans pour raser Londres. En la seule nuit du 29 septembre, les Allemands lancèrent sur la ville 251 tonnes de bombes tuant 180 personnes, soit 8 bombes pour 3 victimes ; dans l'autre guerre il y avait dix victimes par bombe.

En somme, l'éclair n'est pas foudroyant.

M. Churchill est convaincu que la R.A.F. a causé plus de dommages à l'industrie allemande que la Luftwaffe à l'industrie britannique. Il confirme que l'aviation anglaise s'en tiendra aux objectifs militaires et n'exercera pas de re-



"Une bonne touche, maintenant!"

dit M. Picobac



"J'aime ce moment d'expectative où je tiens l'allumette rapprochée d'une pipe remplie de Picobac pour m'attarder à savourer d'avance la saveur douce et plaisante, l'arome riche et subtil. Le Picobac aide à supporter les soucis et rend les plaisirs d'autant plus agréables. Ah, c'est un excellent tabac que ce Picobac! Je ne manque jamais d'éprouver de la surprise à constater qu'il puisse être si doux, si frais."

Le Tabac Picobac
Il a bon goût dans la pipe

L'ACTUALITÉ MONDIALE

préalables contre les civils. L'Angleterre reste civilisée.

Le danger d'invasion n'est pas écarté. L'ennemi a assez d'embarcations pour lancer à la mer un demi-million d'hommes. La garde civique anglaise compte maintenant 1.700.000 membres. L'Armée britannique ne restera pas toujours confinée dans son île; elle s'entraîne pour l'offensive sur le continent. Les garnisons du Levant ont été renforcées.

Parlant du fiasco de Dakar, M. Churchill admet l'erreur d'avoir laissé passer à Gibraltar une escadre française. Dakar était pro de Gaulle avant l'arrivée de ce renfort. Le gouvernement anglais continue sa confiance au général de Gaulle et en son jugement. Une action plus appropriée sera prise le moment venu et vigoureusement conduite.

Le blocus sera surveillé attentivement aux côtes d'Espagne, pour nourrir ce pays sans lui permettre de ravitailler l'ennemi.

M. Churchill commente enfin le traité de Berlin et apprécie toute l'importance du concours américain.

France

Deux éléments divergents composent en France le régime Pétain.

Ils ont en commun leurs tendances antilibérales, antiparlementaires et anticapitalistes, leur principe d'imposer l'ordre par l'autorité au détriment de la liberté.

Mais l'un est monarchiste, cléricale, aristocratique et traditionnel. L'autre est national, socialiste, anticlérical et totalitaire.

La première école veut supprimer la Révolution française et en revenir au temps de Louis XIV. La seconde se rallie à Hitler et proclame en France la Révolution nouvelle, nationale socialiste.

La première met la famille à la base de la société; la seconde glorifie l'Etat.

En politique étrangère les deux factions s'accrochent à détester l'Angleterre, mais leur attitude diffère vis à vis de l'Allemagne. Les nationaux socialistes veulent coopérer avec l'Allemagne nazie et acceptent l'idée d'une France incorporée à l'ordre nouveau européen sous la domination du Reich. Les traditionalistes supportent le joug allemand comme nécessaire et transitoire. Ils espèrent en un autre Talleyrand pour jouer les Allemands contre les Italiens à la conférence de la paix.

Ces deux écoles sont, somme toute, assez analogues aux Carlites et aux Phalangistes de l'Espagne de Franco.

C'est ainsi que de Vichy, où il est correspondant du NEW YORK HERALD TRIBUNE, M. Elliott voit la situation, et assez justement nous semble-t-il.

Les deux groupes rivaux sont représentés dans le gouvernement Pétain, équilibrés tant bien que mal jusqu'à présent par le vieux maréchal. Mais le statut constitutionnel futur de la France est loin d'être décidé. Si les traditionalistes ont pu sur certains points paraître l'emporter, les Néo-Socialistes avec l'appui nazie allemand auront sans doute le dernier mot.

A moins bien entendu que la victoire démocratique de la Grande-Bretagne et de l'Amérique ne vienne libérer la France et lui rendre sa place dans le monde civilisé moderne. C'est la solution que nous prévoyons et que nous appelons de tous nos vœux.

Italie

M. Virginio Gayda publie maintenant dans le "Giornale d'Italia" des éditoriaux d'une extraordinaire et débordante amitié à l'égard des Soviétiques. Il y va jusqu'à comparer certains aspects du communisme avec des caractéristiques similaires du fascisme.

M. Gayda fait des progrès, quoique lents; il découvre aujourd'hui ce que les gens sensés savent depuis longtemps.

Mais il faut se rappeler que le sieur Gayda revient de loin. Vous souvenez-vous de ses articles enflammés pendant la malheureuse guerre civile d'Espagne? Il ne pouvait alors baver assez d'ignominies sur la Russie, qui soutenait le parti loyaliste adverse. L'hiver dernier encore, à l'occasion de la campagne soviétique en Finlande, la réprobation de Virginio était véhémement de la brutalité moscovite.

Allons-nous assister maintenant à un rapprochement Rome-Moscou, aussi sensationnel que celui d'Hitler avec Staline en août 1939? Rien que de vraisemblable, en tous cas; il n'y a qu'une différence de sauce entre fascisme et communisme; le ragout reste le même, et il n'est guère ragoutant.

M. Gayda pour commencer remonte jusqu'à 1924 pour prouver que l'Italie a toujours été l'amie des Soviétiques.

Je ne sais pas si ce nouveau mariage d'amour entre Rome et Moscou va faire bien plaisir au Saint-Siège, dont la politique a toujours été nettement anticommuniste.

Allemagne

Adolf parrain

Sur les trottoirs de la "Wilhelmsstrasse", aux alentours du palais de la Chancellerie qu'habite Hitler, on peut voir les couvercles d'un certain nombre de larges cavités. Les uns recouvrent des tourelles de canons anti-avions. Un autre, encore plus grand, ferme l'entrée d'un ascenseur géant qui peut avaler et faire disparaître dans les catacombes de la Chancellerie n'importe quel véhicule, depuis une brouette jusqu'à un tank.

Chaque soir de la semaine dernière, à

l'heure où l'architecture héroïque du palais s'estompe dans l'ombre du crépuscule, les passants s'étonnaient de voir un autobus monter sur le trottoir et disparaître par l'ouverture, comme englouti dans les entrailles de la terre.

A trois étages sous la surface, loin de l'attente des bombes britanniques, les passagers descendaient. C'étaient des femmes en gésine qui venaient s'abriter des raids aériens dans la maternité privée d'Adolf Hitler.

Dans ces souterrains, la vie peut défier la mort. Il y a là de larges dortoirs à l'air climatisé, des cuisines électriques, une salle d'opérations équipée pour l'obstétrique moderne, tout un service de médecins et de gardes-malades. Les patientes y sont admises un jour avant l'accouchement.

Une nuit de la semaine dernière, pendant le plus lourd bombardement de la R.A.F., deux petits futurs guerriers germaniques y vinrent au monde, sans armes. Au matin, Adolf vint bénir les nouveau-nés, et consentit gracieusement à être leur parrain.

Quel honneur! Ces enfants gâtés vont être comblés; leur premier hochet sera sans doute un joli petit fusil. Ils salueront "Heil Hitler" avant de balbutier "Maman".

La concurrence

Impressionné probablement par le succès du JOUR, l'avorton Goebbels menteur numéro un de la propagande nazie, vient de fonder un nouvel hebdomadaire qui s'appelle "Das Reich".

Pour commencer, ce journal écrit très officiellement ce qui suit: "La question du jour, invasion ou pas d'invasion, invasion demain ou invasion après-demain, n'a rien à voir avec la victoire ou la défaite. A cette question d'actualité nous avons déjà répondu par la victoire allemande sur le continent... Nous sommes sûrs, comme deux et deux font quatre, que le jour de l'invasion de la Grande-Bretagne viendra. Ce jour-là les Anglais réaliseront que leurs histoires d'invasion à retardement n'ont pas plus de signification que celles du "bus" qu'aurait manqué Herr Hitler; ils comprendront que leurs espoirs ne sont qu'illusion, et ils nageront dans les torrents de sang et de larmes dont parlait leur premier Ministre Churchill en assumant le gouvernement."

Quel suave garçon, ce Goebbels... Et pendant ce temps-là, la radio boche répète sur tous les tons: "Anglais, ne soyez pas impatient, nous arrivons".

Les hôtes bien élevés s'annoncent, naturellement; mais ils arrivent à l'heure dite.

Norvège

Il y a des limites à la patience allemande, ainsi qu'Adolf aime à le rappeler. La part de patience germanique "généreusement" accordée à la Norvège fut épuisée la semaine dernière. Le Commissaire du Reich à Oslo, un sieur Terboven, annonça par radio la fin de la monarchie et du parlement norvégien, ainsi que la dissolution de tous les partis politiques excepté celui de Quisling.

Pendant trois mois, l'Allemagne avait essayé, mais en vain, de persuader les Norvégiens de se mettre eux-mêmes la corde au cou, et de se constituer un gouvernement nazi.

On s'efforça d'abord de faire abdiquer le Roi Haakon; il s'y refusa.

On pressa ensuite le "Storting", ou Parlement, de déposer le Roi par décret et de déléguer le pouvoir à un Conseil National qui coopérerait avec le Reich; le Parlement ne voulut rien savoir.

Il y a trois semaines, l'Allemagne essaya du procédé du fait accompli. Ses journaux annoncèrent que le Storting, considérant le Roi incapable de régner, avait nommé Régent M. Christensen. De Londres, le Gouvernement norvégien rétorqua que le Parlement ne s'était même pas assemblé, que Christensen était en fait Administrateur depuis la chute de l'éphémère ministère de Quisling en avril, et qu'il exerçait ses fonctions avec l'agrément du Roi.

Cependant, comme Quisling revenait à Oslo après un long séjour à Berlin, l'animosité des Norvégiens s'affirmait. Malgré la vigilance de la Gestapo, des milliers et des milliers de pamphlets, de libelles, de lettres à chaîne, toute une saignée et une propagande antiboche, circulaient sous le manteau. Cinquante mille exemplaires furent distribués des "Dix commandements norvégiens", jurant fidélité loyauté au Roi et au Parlement, haine à Hitler et aux Nazis, mort aux traîtres du genre Quisling. A 149 contre 1, les députés norvégiens s'unissaient en un front anti-Quisling. On supprima la première syllabe du nom du commissaire allemand Terboven; il n'en resta que Boven qui en norvégien veut dire Voleur.

Alors la fureur boche ne connut plus de bornes. Bien que le nom même de Quisling fut devenu pour tout l'univers synonyme de trahison, il apparut au Reich comme le seul homme de paille possible. Et la semaine dernière l'ignoble Quisling fut proclamé par les boches seul leader politique norvégien, et chef d'un conseil d'Etat dont les treize membres étaient choisis par (Ter)boven. L'occupation militaire par l'Allemagne devenait permanente; la Norvège n'aurait plus de relations diplomatiques qu'avec le Reich. "Le futur régime du pays," dit (Ter)boven, "dépendra de l'obéissance des Norvégiens".

En somme, la seule liberté qu'on leur laisse est celle d'obéir.

Russie

Des affirmations emphatiques de Berlin qu'il n'y a rien à craindre de Moscou, et la rumeur d'une nouvelle conférence entre Ribbentrop et le camarade Molotov, indiquent que la Marche à l'Orient d'Hitler pourrait bien se heurter à certaine opposition des Soviétiques. On dit aussi que la propagande communiste en Bulgarie prend un ton antinaziste.

Les Allemands espèrent évidemment que l'adhésion des Soviétiques au pacte tripartite avec le Japon comprendrait un arrangement dans la Méditerranée orientale qui permettrait à Hitler d'y poursuivre ses plans.

La déclaration de la "Pravda", affirmant la ferme neutralité de l'Union soviétique, n'est évidemment pas suffisante.

Il s'en dégage l'impression que Staline reste simplement dans l'expectative, qu'il veut toucher le prix de sa bienveillance. Les Allemands et les Italiens ne devraient pas avoir trop de difficultés à obtenir son agrément pour leur campagne vers l'Orient, pourvu cependant qu'ils soient disposés à payer. La question est donc de savoir si le prix de Staline ne sera pas tellement élevé qu'il mette en péril les conquêtes de l'Axe. Si, par exemple, ce prix était les Dardanelles, et que Moscou obtenait des Turcs la domination des détroits, la route allemande de l'Est serait toujours à la merci des Russes.

D'autre part, les chancelleries de Londres et de Washington ont repris d'actifs pourparlers avec les représentants soviétiques pour des arrangements commerciaux, évidemment destinés à contre-carier la politique de l'Axe. Les ambassadeurs américain et anglais à Moscou sont aussi en conférence avec Molotov.

On rapporte que le gouvernement anglais proposerait à la Russie de lui fournir des machines et du caoutchouc dont elle a besoin, en échange d'armes, de munitions et de matériel de guerre que l'Union soviétique enverrait en Chine pour ravitailler les troupes de Chiang Kai Shek. Les Etats-Unis contribueraient efficacement de leur côté à un plan de ce genre et il serait encore plus facile à Staline de traiter avec Washington pour moins effrayer les puissances de l'Axe.

Cet arrangement permettrait à la résistance chinoise de créer des embarras considérables au Japon dans ses tentatives d'expansion en Extrême-Orient.

Brésil

Le ministre des Affaires étrangères du Brésil, Oswaldo Aranha, voulait l'an dernier élever une statue à Hitler, pour avoir enfin réussi à attirer l'attention des Etats-Unis sur le Brésil. Si le monument avait été érigé, M. Aranha aurait pu la semaine dernière y ajouter une couronne.

C'est en effet l'ombre d'Hitler, menaçant l'Amérique du Sud, qui a inspiré le gouvernement de Washington dans son aide à la jeune industrie brésilienne de l'acier.

Il y a au Brésil l'un des plus énormes gisements du monde de minerai de fer à haute teneur; on l'évalue à 15 billions de tonnes. Cette richesse a soulevé depuis des années l'intérêt des magnats internationaux de l'acier. Elle est située dans l'Etat de Minas Geraes, à 200 milles de la côte et au Nord du port de Rio de Janeiro. La houille nécessaire à la fonte du minerai se trouve en abondance à Santa-Catarina et Rio Grande do Sul.

Le gouvernement brésilien avait rêvé de pouvoir développer indépendamment son industrie métallurgique; mais le fardeau financier était trop lourd et il dut proposer des concessions au plus offrant étranger. Des intérêts allemands, Krupp en tête, en recherchèrent activement le monopole. Des agents commerciaux d'Hitler auraient proposé de transférer les usines Skoda de Tchéco-Slovaquie au Brésil. Quand éclata la guerre, grande mangueuse d'acier, Axel Werner-Gren, baron suédois du fer, vint à Rio avec une offre d'exploitation par un syndicat germano-suédois, dont Krupp était encore. A ce moment le Brésil fit savoir qu'il n'accepterait pas l'intervention du capital américain il allait être obligé d'accepter les propositions allemandes et de tomber dans les bras d'Hitler.

Au début de 1940 enfin, l'"U. S. Steel Corp." soumit un plan pour le développement d'un projet de 35 millions de dollars. Cette première intention de collaboration fut saluée avec enthousiasme par le président Vargas. On ne put toutefois s'accorder sur les droits de propriété et les négociations échouèrent.

Plus tard, il fut bruit que le Japon, qui a besoin de fer, s'intéressait à la question.

Mais le gouvernement de Washington veillait. En mars 1940, une mission d'experts explorait les gisements. En avril, on apprit que la "U. S. Export Import Bank" avait consenti au Brésil un prêt de quelque six millions de dollars pour construire des chemins de fer. Enfin, apparut à Washington une délégation d'ingénieurs industriels et ingénieurs brésiliens, qui venaient discuter avec Jesse Jones, le Grand Argentier fédéral.

On vient d'apprendre les détails de l'accord conclu.

La "U. S. Export Import Bank" avance au Brésil vingt millions. Vingt-cinq autres millions sont souscrits par le gouvernement brésilien et des capitalistes privés. La somme servira à construire des hauts-fourneaux sur les gisements de minerai et des aciéries dans l'Etat de Rio de Janeiro. Machineries et experts seront fournis par les Etats-Unis. L'emprunt sera amorti quand les usines produiront.

Le but de la convention est d'aider le

Brésil dans son renouveau économique, privé qu'il se trouve maintenant de ses marchés européens de café et de coton.

Le développement industriel de l'Amérique Latine a été jusqu'ici retardé par l'insuffisance des transports ferroviaires. La nouvelle industrie métallurgique brésilienne pourra maintenant fournir des rails et du matériel roulant. Les chemins de fer pourront s'étendre, stimulant l'agriculture et donnant accès à de nouvelles sources de matières premières et de richesses.

Les Etats-Unis savent bien qu'un voisin prospère est un bon client.

La presse brésilienne n'est que sourires. Elle salue l'accord comme profitable aux deux parties, et un coup direct aux ambitions nazies.

Mexique

Tandis que le mouvement révolutionnaire du général Almazan, président non élu, continue à battre de l'aile où il semble avoir du plomb, son antagoniste, le président élu Camacho, vient de gagner une nouvelle manche.

Le petit communiste aux grandes oreilles, Vicente Lombardo Toledano, vient d'être chassé du secrétariat de la Confédération du Travail Mexicaine (C.T.M.), qui supporte le gouvernement.

Toledano, d'esprit subtil, revint en Russie violemment antifasciste, et battant à tour de bras le tambour staliniste. Quand Moscou se rallia à l'Axe, Toledano embôla le pas et se mit à fulminer contre Roosevelt, l'Angleterre et la doctrine Monroe.

Il y a quatre mois, sous la pression du Président Cardenas, il changea encore ses chevaux et se mit à chanter l'amitié inaltérable de l'Amérique Latine pour le grand voisin du Nord.

En se débarrassant de Toledano, le Président Cardenas soutient l'effort de son successeur désigné Camacho, qui avait promis de débarrasser la politique mexicaine de l'influence communiste. C'est fait.

Le Général Camacho est maintenant en situation de montrer aux Almazanistes qu'il endosse leurs principales revendications et qu'il peut sans révolution réaliser le programme de leurs vœux.

Uruguay

Les Nazis sont prompts à relever le nez quand leurs ennemis semblent s'apaiser. C'est ainsi qu'ils ont menacé d'un procès en diffamation le docteur Artucio, professeur de philosophie à l'Université de Montevideo. C'est le livre du Dr Artucio, "Les Nazis en Uruguay", qui avait provoqué l'enquête parlementaire dans les activités colonnars l'été dernier, à la suite de laquelle des croiseurs américains vinrent mouiller dans la Plata et une douzaine de leaders nazistes furent accusés de complot pour faire de l'Uruguay une colonie agricole allemande. Après toute cette excitation, d'ailleurs, le procès fut remis.

Mais la plainte contre le Dr Artucio est insupportable à la fierté uruguayenne. On a ressorti des filières l'acte d'accusation. Le principal inculpé, le fuhrer Fuhrmann, tente de se dérober sous le prétexte qu'il a voulu seulement plaisanter.

L'esprit teuton, quoi!

En mer

Un hydravion Sunderland, en patrouille pour surveiller des convois aperçut un canot de sauvetage à 600 milles à l'ouest des côtes d'Irlande. A court d'essence, il signala le fait à son avion de ravitaillement, qui lui-même prévint un navire de guerre britannique.

A bord du canot se trouvaient 46 survivants du "City of Benares", torpillé sans avertissement préalable par un sous-marin boche, et dont le naufrage soudain il y a trois semaines avait laissé 293 disparus dont 83 enfants.

Les survivants avaient dérivé pendant huit jours, ballottés dans leur coquille de noix sur les hautes lames d'une mer démontée. Six d'entre eux étaient des enfants. Une jeune nurse héroïque avait pris soin d'eux avec une sollicitude épuisée, une vigilance jamais relâchée. Elle avait abrité les petits sous une toile, les massant continuellement pour éviter l'engourdissement du froid, leur contant des histoires d'aventures pour distraire leur attention du péril affreux qu'ils couraient.

L'un des enfants rescapés dit bravement à ses sauveteurs: "On n'avait pas de déjeuner. Pour le lunch, on nous donnait la moitié d'un biscuit. Quelquefois une sardine. Un jour, nous nous sommes partagés une pêche".

La "Kultur" allemande laissera d'impérissables souvenirs.

Au large de Manzanillo, sur la côte ouest du Mexique, le croiseur marchand canadien "Prince Robert", 6.800 tonnes, arraisonna le cargo allemand "Weser", 9.000 tonnes, et emmena sa prise à Vancouver. Il y avait à bord 19.000 barils de pétrole, 600 barils d'huile de graissage et d'autres provisions. Les papiers du "Weser" n'étaient pas en règle; les autorités mexicaines pensaient qu'il s'en allait à un rendez-vous de ravitaillement en haute mer, ou bien qu'il allait décharger à Vladivostok une cargaison destinée à l'Allemagne. On était stupéfait qu'un vaisseau canadien put opérer si loin au Sud dans le Pacifique.

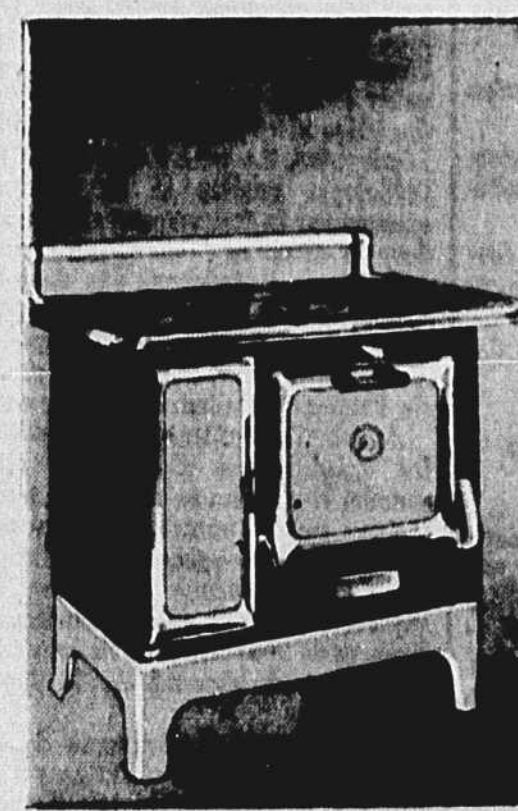
La Marine Canadienne croit rapidement et son efficacité s'affirme.

Jean Le BRET

Chez WOODHOUSE

Échangez Votre VIEUX POÊLE et Obtenez une Allocation de 10% sur le coût d'un neuf

LE "COMPEER"



Voici le poêle idéal pour petites cuisines car il cuit et chauffe à merveille. Revêtements du foyer en fonte. Four de 15 x 19 x 11 1/2. Corps en acier bleu. Base et panneaux des portes émaillés ivoire. Thermomètre et cadres fortement nickelés. S'obtient avec tablette élevée ou réchaud.

PRIX DE VENTE \$49.00

Moins remise de 10% pour votre vieux poêle \$4.00

SOLDE

\$44.10

PAS DE DEPOT — Votre vieux poêle accepté comme premier paiement. — 24 MENSUALITES DE \$1.84. Pas d'intérêt. — Pas de supplément.

LE "PONTIAC"

Un produit de la SPENCER FOUNDRY

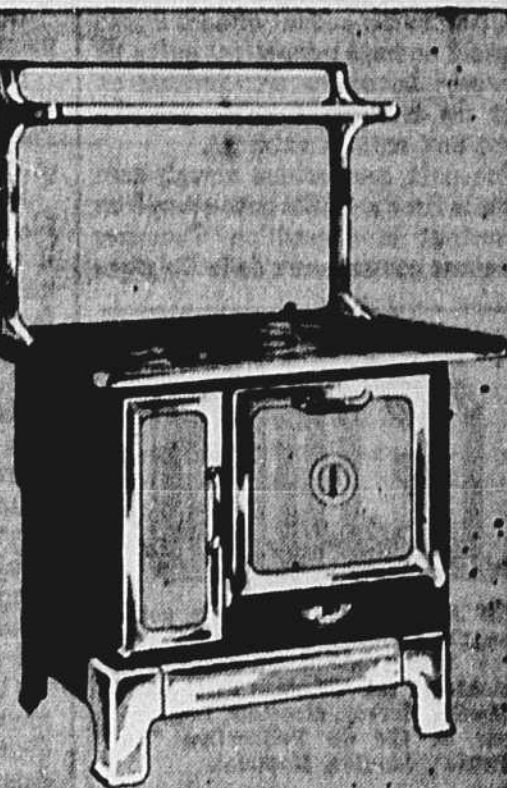
Comporte plusieurs caractéristiques exclusives. Revêtements du foyer ventilés. Grilles à trois barres. Corps en acier bleu poli avec panneaux du bord ventilés. Grand four de 16 x 20 x 12 1/2. Egalisateurs de pieds, cadre des portes et base nickelés, poignées tubulaires.

PRIX DE VENTE \$64.75

Moins remise de 10% pour votre vieux poêle \$6.48

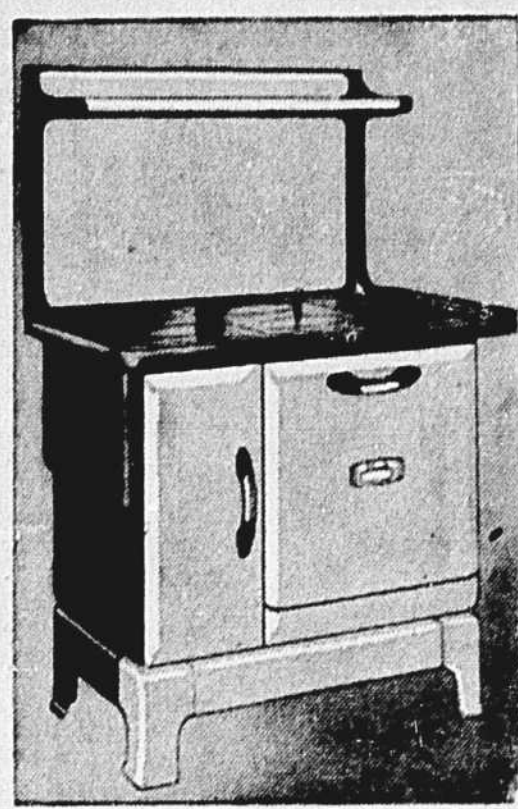
SOLDE

\$58.27



PAS DE DEPOT — Votre vieux poêle accepté comme premier paiement. — 24 MENSUALITES DE \$2.43. Pas d'intérêt. — Pas de supplément.

LE "BAKEWELL"



Un produit de la SPENCER FOUNDRY

Foyer ovale à revêtements ventilés tout en fonte et grilles à trois barres avec support central. Extrémités ventilées, isolation de laine minérale. Four de 16 x 20 x 12 1/2. Fini émail blanc ou ivoire. — Réchaud élevé moyennant léger supplément.

PRIX DE VENTE \$72.75

Moins remise de 10% pour votre vieux poêle \$7.28

SOLDE

\$65.47

PAS DE DEPOT — Votre vieux poêle accepté comme premier paiement. — 24 MENSUALITES DE \$2.73. Pas d'intérêt. — Pas de supplément.

Woodhouse & Cie Limitée

105, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal

AFFILIÉ AVEC "THE GREAT BRITISH HOME FURNISHERS OF LONDON", ANGLETERRE

SUCCESSIONS CANADIENNES					
Québec 65 rue de la Couronne	Shawinigan 90 Sienne Ave	St-Jérôme 294-298 rue St-Georges	Jonquière 157 St-Basile	Rimouski Ave de L'Évêché	St-Hubert 85 Saint-Camille
Drummondville 447 Lindsay	Riv. du Loup angle rue Jolys et Lafontaine	Thetford Mines 270 Notre-Dame	Granby 174 rue Princetown		

Si le pire arrivait...

Le Canada est un pays nord-américain et sa situation géographique le force à se situer à l'ouest des États-Unis. Le rapprochement qui se dessine déjà entre les deux pays ne fera sans doute que s'accroître sous la poussée des événements. Il est donc de notre devoir de suivre de près le courant de la politique et des idées aux États-Unis et d'étudier leurs problèmes puisque fatalement le Canada en subira la répercussion. C'est dans cet ordre d'idées que nous voulons présenter aux lecteurs du Jour un résumé d'une brochure publiée par la Foreign Policy Association ayant pour titre "America's Choice Today". Les auteurs de cette brochure déclarent que sans adopter une attitude défaitiste, il est néanmoins de leur devoir d'examiner les suites probables d'une victoire allemande en Europe et d'essayer de faire les déductions qui s'imposent relativement à la politique américaine.

Nous divisons cet exposé en quatre articles successifs qui traiteront les sujets suivants:

- (1) Effets probables d'une victoire allemande en Europe.
- (2) Conséquences militaires et stratégiques d'une victoire allemande.
- (3) Conséquences politiques et économiques d'une paix germanique.
- (4) Quelle politique l'Amérique devrait-elle adopter?

Effets probables d'une victoire allemande en Europe

La rupture définitive, à l'avantage de l'Allemagne, de l'équilibre précaire qui a subsisté depuis Versailles amènerait probablement la réalisation des rêves d'empire que son chef poursuit depuis qu'il est au pouvoir. Cet empire comprendrait la majeure partie de l'Europe ainsi qu'une tranche considérable de l'Afrique. En plus d'une Europe allemande, nous aurions sans doute une Asie japonaise tandis que les Amériques s'uniraient plus étroitement sous l'égide des États-Unis. Il est permis de croire que nous assisterions alors à une unification complète de l'Europe. Peut-être aussi les Allemands, une fois débarrassés de leur psychose d'encerclement qu'ils cultivent depuis 1919, deviendraient-ils les administrateurs efficaces d'une Europe organisée sous leur direction politique et économique. Notons cependant que les leçons du passé ne nous permettent guère de conserver beaucoup d'optimisme au sujet du traitement qu'ils accorderaient aux nations vaincues.

Une paix germanique verrait sans doute la fin des petits pays européens et surtout la disparition d'empires coloniaux comme ceux de la Belgique

et de la Hollande. Il est probable aussi que l'Angleterre et la France seraient reléguées au rang de puissances de second ordre dont la vie économique serait coordonnée à celle de l'Allemagne, et qui seraient dépossédées de leurs colonies. Non seulement ces pays seraient réduits à l'impuissance, mais les vainqueurs s'efforceraient probablement d'en détruire les forces intellectuelles et morales susceptibles d'y faire naître un esprit de revanche. Il est aussi possible qu'une Allemagne victorieuse laisserait un certain degré d'autonomie aux autres pays d'Europe et établirait sa domination au moyen d'un système continental analogue à celui qui fut institué par Napoléon après la bataille d'Austerlitz.

Ainsi, dans le cas d'une victoire allemande, les États-Unis auraient à faire face à une situation particulièrement difficile. Ils deviendraient le dernier pays à conserver le système démocratique et son dernier défenseur dans un monde totalitaire. L'Europe considérerait sans doute alors l'Amérique comme un pays réactionnaire faisant obstacle à la diffusion des idées révolutionnaires dans notre hémisphère. La propagation de l'idéologie naziste et la pression exercée par la concurrence allemande dans le domaine économique constituent pour l'Amérique des dangers beaucoup plus graves que la conquête militaire. La pénétration politique et économique serait la première phase de l'expansion allemande outre-mer.

Avant d'examiner plus en détail les conséquences d'une paix allemande, voyons les ajustements territoriaux qu'elle entraînerait. Les termes de l'armistice accordé à la France ne donnent aucune indication au sujet du sort des colonies britanniques, mais la redistribution coloniale se fera probablement de la façon suivante:

- (1) Retour à l'Allemagne de ses anciennes possessions africaines: Tanganyika, Afrique occidentale du Sud, Cameroun, Togo.
- (2) Les autres colonies anglaises et françaises seraient divisées entre l'Allemagne et l'Italie, cette dernière s'appropriant la plus grande partie de l'Afrique du nord.
- (3) Gibraltar et le Maroc Français échoieraient soit à l'Espagne ou à l'Italie.
- (4) Le canal de Suez passerait sous le contrôle italien tandis que l'Égypte deviendrait un protectorat de l'Italie.
- (5) Le Portugal et ses possessions passeraient à l'Espagne.
- (6) Les pays balkaniques seraient amenés par force ou persuasion dans l'orbite de l'Allemagne et de l'Italie et même de la Russie.

Au début la Russie pourrait probablement conserver son intégrité, mais il est possible qu'à la longue l'Allemagne saisisse la première occasion favorable pour s'approprier l'Ukraine à cause de sa richesse agricole et le Caucase pour ses puits de pétrole.

Nous avons peu d'indications définitives relativement au système économique qui serait mis sur pied à la suite d'une paix allemande. Cependant, d'après certaines études déjà publiées nous pouvons déduire que l'organisation économique future de l'Europe aurait deux caractéristiques principales.

- (1) Elle serait constituée par un groupement d'économies nationales distinctes, chacune avec un certain degré d'autonomie. Dans chacune d'entre elles le contrôle économique serait exercé par l'État afin d'assurer que les trois facteurs de la production, terre, capital et travail, soient parfaitement coordonnés et utilisés.
- (2) Tout le système économique

européen serait construit autour de l'économie allemande. Il serait agencé de façon à compléter cette dernière pendant que la vie économique de chaque pays satellite serait subordonnée à celle de l'État central. Celui-ci s'efforceraient de développer les pays rétrogrades de l'Europe assurant ainsi à leurs populations un niveau de vie plus élevé et plus stable. D'un autre côté, l'industrie et la finance de l'Europe occidentale devraient sans doute céder le pas à un contrôle allemand comme d'ailleurs, leurs placements étrangers et leur commerce extérieur.

Bien que de tels projets puissent nous déplaire, ce serait une grave erreur de les ignorer ou de les rejeter comme impraticables.

Même si l'Allemagne réussissait à développer et à exploiter d'une façon intense et complète les ressources du continent européen, ce dernier n'arriverait pas encore à se suffire à lui-même économiquement. Il devrait encore importer un bon nombre de matières premières importantes telles que les fourrages et produits alimentaires, le cuivre, le plomb, l'étain, le café, le caoutchouc ainsi que plusieurs autres produits. Cette situation seule, pour ne pas parler du désir de l'Allemagne d'étendre sa puissance politique et économique, serait suffisante pour justifier son expansion outre-mer. De fait, l'organisation et le contrôle de la richesse et des marchés européens contribueraient beaucoup à renforcer la position commerciale allemande vis-à-vis les pays extra-européens.

Ce rapide aperçu sur les conséquences d'une victoire allemande sur les pays européens nous laisse entrevoir que ses effets s'étendraient sur le reste du monde. Ainsi par exemple elle romprait l'équilibre des puissances en Extrême-Orient et compromettrait gravement la suprématie américaine dans le Pacifique. L'effondrement européen constituerait pour le Japon une occasion unique d'étendre sa domination vers le sud-est de l'Asie ainsi que sur les riches colonies hollandaises d'Océanie.

L'alliance entre les pays de l'Axe et le Japon peut bien signifier que celui-ci aurait éventuellement toute liberté d'action en Asie, ou encore que les signataires se réserveraient le droit d'accès aux matières premières des possessions françaises et hollandaises. Il n'y a pas de doute que les immenses ressources de ces pays sont une proie beaucoup plus attrayante pour les Japonais qu'une Chine hostile qui persisterait à refuser de se soumettre.

Le sort de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande et des autres colonies anglaises et françaises d'Extrême-Orient et l'Océanie serait bien douteux dans le cas d'une défaite anglaise. Le Japon pourrait sans doute s'emparer facilement de Hong-Kong et des autres concessions étrangères en Chine. Peut-être ne risquerait-il pas une attaque massive sur l'Inde mais il essaierait plutôt d'étendre son influence de ce côté de façon graduelle. La possibilité de pourchasser son expansion jusqu'à Singapour aux Philippines et en Australasie deviendrait surtout des mouvements de la flotte américaine lesquels sont subordonnés en définitive au sort final de la flotte anglaise.

Paul BEAUMONT

ROLAND TOUTAIN EST DE LA DISTRIBUTION DU "CHEMIN DE L'HONNEUR"

«Le regrettable Roland Toutain, tué à Penne en Belgique, tient une place importante dans "LE CHEMIN DE L'HONNEUR", le premier film que tournait Henry Garat en qualité de réalisateur. Henry Garat joue un double rôle et René St-Cyr est sa principale partenaire. Certains passages du film, ceux se passant dans le cadre de la Légion étrangère, ont été réalisés au Maroc.

Petite revue de la Presse

Après trois mois d'existence, P.M., le nouveau quotidien illustré de l'après-midi publié à New York, est en difficultés financières. Un million et demi de dollars a été dépensé et la caisse est vide.

Le lancement du journal a coûté \$900.000, un peu plus que le JOUR. Ce chiffre inclut une somme de 300.000 dollars pour l'équipement spécial d'imprimerie; il comprend aussi les frais d'entraînement d'un état-major de 400 personnes, 200 à la rédaction et 200 à l'administration. Encore un peu plus que le JOUR.

P.M. paie chaque semaine 25.000 dollars de salaires. Sa circulation atteint 70.000 copies pour la vente au numéro et 30.000 abonnements, loin des chiffres qu'il faudrait attendre pour que le journal se suffise à lui-même.

Ses actionnaires ne se découragent pourtant pas. L'un d'eux, Marshall Field III, propose de prendre le contrôle et d'avancer un autre demi-million pour essayer d'arriver au tournant de la prospérité.

Même le DEVOIR a coûté moins cher à ses actionnaires.

La PRESSE du 7 septembre dernier publiait un touchant et familial portrait de M. Pétain, entouré de six bambins de 5 à 6 ans.

Cette photographie, d'un intérêt "unique" nous dit l'éditeur, montre le maréchal dans son jardin à Vichy, au milieu de ses petits-enfants qui... etc., etc., etc.

Je recommande à M. Major de s'acquiescer que prudemment les vignettes en provenance des services de propagande, surtout qu'actuellement la propagande française est faite sous le contrôle des Boches.

La vignette originale, transmise par une agence de New York, mentionnait qu'il s'agissait des enfants Pétain. M. Major lui-même a trouvé qu'il était un peu extraordinaire que le Maréchal soit si fécond à son âge; aussi a-t-il pris sur lui de faire passer les bambins pour ses petits-enfants.

C'est bien inventé, M. Major, mais c'est encore plus invraisemblable. Pétain s'étant marié avec une divorcée quelques mois après la paix de Versailles, on ne voit pas bien qu'il puisse avoir, vingt ans après comme disait Dumas, des petits-enfants de cet âge, à moins évidemment qu'ils ne soient pas ses siens.

Le CANADA du 3 octobre annonce sérieusement en première page qu'un pédicure de Miami s'est rendu par avion à Nassau pour traîner un cor au pied du Duc de Windsor.

Palpitant!

A propos de la dernière entrevue du Brenner, avez-vous remarqué dans les journaux des photos des dictateurs prisés au printemps, lors de leur précédente rencontre?

Lourd et adipeux, Mussolini y ressemble de plus en plus à une grasse mæquerelle.

Dans la PATRIE du 3 octobre, M. Dostaler O'Leary tente de prouver que l'écrasement de la France est l'oeuvre de la franc-maçonnerie. Nazistes, fascistes et totalitaires étant les ennemis de la dite organisation, on ne voit pas bien quel intérêt auraient eu les maçons à leur livrer une France où, dit l'auteur, ils prospéreraient.

La documentation copieuse de M. O'Leary a le tort d'être unilatérale et dogmatique. On dirait d'une leçon d'apologétique.

Il reproche à la franc-maçonnerie la paternité de la devise: "Liberté, Égalité, Fraternité". A la France de la déclaration des droits de l'homme, M. O'Leary semble préférer celle du droit de cuissage et du Parc aux Cerfs.

Chacun son goût!

J. L. B.

Quand on s'oriente tout seul

La recherche en pédagogie

Samedi dernier, la Société de Pédagogie de Montréal tenait sa troisième réunion annuelle. A la séance de présentation des travaux de recherches, nous avons écouté avec intérêt onze communications, dont quatre faites par des relucieux et sept par des laïques, qui jetaient une lumière saine sur trois classes de problèmes: le vocabulaire parlé et écrit (4 travaux); l'arithmétique (2 travaux); le caractère et le succès (5 travaux). On pourrait profiter de la circonstance pour signaler un autre travail, présenté déjà à une réunion antérieure et publié dans le dernier numéro de la Revue Trimestrielle par M. Trefné Boulanger, le nouveau président de la Société, sur le degré de confiance qu'il convient d'accorder au système actuel de notation des copies d'examen de rédaction française.

Si on compare la tenue générale de ces études à celle des travaux qui se présentent aux congrès annuels des sociétés de pédagogie et de psychologie des pays plus avancés que le nôtre, il faut admettre qu'elles ne sont pas encore toutes à la hauteur. Mais si on les met en parallèle avec les dissertations savantesses et les palabres doctrinaires qu'on est accoutumé d'entendre dans la plupart de nos congrès et nos réunions d'études, nous constatons qu'elles appartiennent à une classe bien supérieure. Elles sont une manifestation consolante du mouvement de recherches qui s'est enfin déclenché pour inventorier d'une façon scientifique notre système d'enseignement, nos méthodes d'orientation, nos pratiques d'éducation.

Il est intéressant de voir la concordance de sentiments entre ces chercheurs qui vivent à l'intérieur même du monde de l'enseignement et le public éclairé qui de l'extérieur demande à grands cris des changements qui comptent. C'est une même poussée vers le progrès qui anime les uns et les autres. Des instituteurs écrasés de besogne consacrent leurs rares loisirs à des études supérieures et à des recherches patientes. Ils méritent des éloges et des encouragements. Mais ceux qui par la parole et par la plume secouent l'indifférence des distraits et troublent le sommeil des endormis, n'ont-ils pas, eux aussi, leur part de mérite? Sait-on assez quelle dose de désintéressement et de courage il leur faut pour jouer si souvent le rôle de critiques? Dans notre système parlementaire, on appelle le groupe des députés critiques du gouvernement la "très loyale Opposition", mais quand il s'agit d'enseignement et d'éducation les tenants du pouvoir ne présentent guère cette forme de démocratie.

Les sujets étudiés par nos chercheurs nous renseignent aussi sur l'importance relative des problèmes qui se posent aux éducateurs avertis. Notre vocabulaire, c'est la matière première de toutes les productions de notre esprit. S'il ne se développe pas au rythme même de la croissance psycho-physique, l'individu souffre toute sa vie d'une malformation psychologique, d'un vrai rattachement qui tient tout un groupe ethnique tout entier dans un état d'infériorité vis-à-vis de nos voisins. La pensée est floue, le verbe est sans vigueur, les idées manquent de précision, les sentiments sont déviés ou ne s'expriment qu'en sourdine. On passe sans transition d'un langage populaire terre à terre et sans précision à un parler de demi-savants incolore et sans saveur. A force de s'empiffrer d'abstractions qui ne nourrissent pas, on n'a jamais la force de s'adonner au sain exercice de la pensée originale.

Les communications qui traitaient du caractère ont touché à des problèmes extrêmement variés, depuis ceux des tout-petits dont Mme Vallerand trace le profil à la maternelle jusqu'aux étudiants en philosophie que le P. Mailloux observe et dirige d'après les méthodes les plus modernes d'orientation intellectuelle et professionnelle. C'est la culture de la personnalité totale qui occupe ce secteur de la science du comportement humain. C'est l'hygiène mentale et ses multiples ramifications qui s'étendent vers l'équilibre intérieur, le rendement complet, le bonheur voulu et appris, le succès conquis et rendu solide. De même que le médecin se réjouit des progrès de l'hygiène physique, le consultant de profession applaudit de tout coeur à l'avancement des connaissances et des pratiques qui réduisent le nombre des mésadaptés et des malheureux de tout âge et de toute condition.

Si les chercheurs en pédagogie continuent d'inventorier nos problèmes les plus pressants, ils pousseront encore plus loin j'en suis sûr les enquêtes qu'ils ont déjà entreprises. Ils devraient aussi jeter de la lumière sur la question si actuelle du bilinguisme. Toutes les études qui ont été faites à ce sujet s'appliquent à des conditions qui sont différentes des nôtres, et en pédagogie expérimentale il faut tenir compte de variations qui peuvent ne pas paraître importantes aux yeux de théoriciens généralisateurs. Qu'on le veuille ou non, les circonstances sont en train de nous imposer le bilinguisme intégral. Des centaines de jeunes gens de notre province ont de la misère à se placer dans l'industrie, même après avoir suivi un entraînement spécial. La seule raison, c'est qu'ils ne savent pas assez d'anglais pour comprendre les contremaîtres sous qui ils devront travailler. Pendant que nos unilingues restent ainsi à la porte des usines, des centaines de sujets de langue anglaise arrivent des autres provinces et entrent facilement. Si l'école est vraiment une préparation à la vie et non pas seulement une institution de vague culture générale, il est temps qu'on s'occupe du problème de l'étude pratique de l'anglais au cours primaire.

Il ne suffit pas d'instruire l'écuyer en français, en anglais et en arithmétique. Même si on a formé son caractère, il restera toujours autre chose à faire. C'est de l'orienter pendant les dernières années de son cours et au sortir même de l'école vers la carrière qui convient à ses aptitudes. L'orientation bien organisée ne devrait pas être un simple inventaire des connaissances et des aptitudes une fois les études finies. Elle devrait commencer bien auparavant par l'observation systématique des succès dans les différentes matières et par un enseignement un peu spécialisé. Les besoins du monde de l'emploi devraient régir l'élaboration du programme d'étude. Voir un problème qui chevauche le domaine du psychologue et celui du pédagogue. Si l'un et l'autre s'en tiennent strictement à des méthodes objectives, ils ne peuvent pas faire autrement que de s'entendre.

Pour que les efforts des membres de la Société de Pédagogie se continuent et s'amplifient, il est à désirer que les autorités accordent bientôt une reconnaissance officielle à la valeur des travaux de recherche. Il faut que chez nous comme ailleurs un budget suffisant couvre les dépenses absolument nécessaires et offre des bourses aux jeunes qui veulent se spécialiser dans cette carrière. Dans les autres domaines les grands employeurs vont chercher des techniciens à l'extérieur, mais dans celui-ci personne ne nous en fournira à moins que nous ne les formions nous-mêmes.

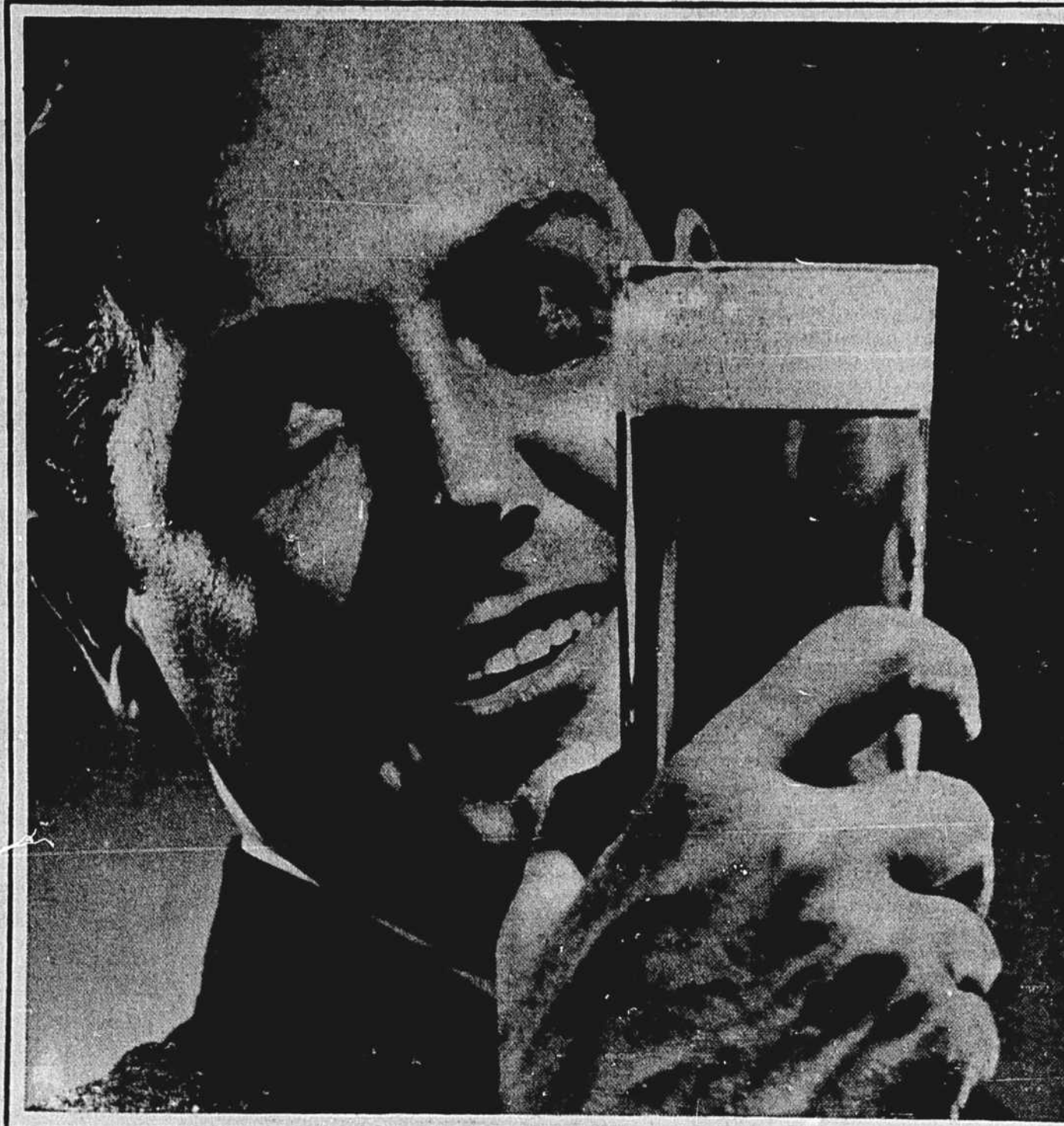
Anselme BOIS.

LE JOUR

LE JOUR est édité par la compagnie du Jour Limitée, 180 est, rue Sainte-Catherine, (suite 44), Montréal, tél. "PLATEAU 8471, Jean-Charles Harvey, directeur. Imprimé par la Cie de Publication "La Patrie", Limitée, Montréal.

ABONNEMENT

Canada, Angleterre:
Un an, \$2.50; six mois, \$1.50
Montréal et à l'étranger:
Un an, \$3.00; six mois, \$2.00.



Avez-vous essayé une
Black Horse ces jours-ci?
ELLE EST DOUCE ET MOELLEUSE!

Prenez l'avis des Canadiens qui s'y connaissent. Choisissez la Black Horse—la meilleure bière au Canada. Douce et moelleuse, la Black Horse est aujourd'hui meilleure que jamais. Commandez une caisse de Black Horse dès aujourd'hui chez votre épicer.

LA BRASSERIE DAWES, MONTRÉAL

BLACK HORSE

Moelleuse

LA MEILLEURE BIÈRE DU CANADA



Le journal d'un membre de la cinquième colonne

(Suite)
11 OCTOBRE
Les Français se servent de cochons pour sonder des terrains minés de la ligne Siegfried. Les Anglais emploient des Canadiens à cette besogne. Comme écouleurier, ça bat quatre as.
12 OCTOBRE
J'ai mis de côté 1,500 livres de sucre. J'en aurai encore d'autre. Les profiteurs et les "racketteurs" ne prendront pas "bibli" à leur payer de l'extra pour leurs marchandises. Ça peut être profitable, ces achats-là. Si les prix montent, je vais faire un peu d'argent. On parle de spéculation. Pour une fois qu'un petit Canadien comme moi se débrouille et fait comme tout le monde, qu'on ne vienne donc pas m'achaler avec le mot de spéculation. Les truists, eux autres, ne spéculent pas ? C'est un rêve. Il y a des centaines de mille sacs de sucre et de patates dans les caves de Québec. Pourquoi seraient-ils seuls à être sages gogo pour me faire exploiter. On ne m'a pas consulté pour déclarer la guerre. Qu'on s'attende alors à ce que je fasse mon possible pour "dodger" les taxes nouvelles et les prix de guerre.

14 OCTOBRE
Carl et moi avons été invités, ce soir, à une réunion d'une société secrète appelée Amorc. Des croix roses, si j'ai bien compris, quoique les croix gammées que j'ai vues dans la salle étaient rouges sur fond blanc et bleu.
A un moment donné, le grand chef s'est accoté sur une porte et il nous a fait voir double. On appelle ça en termes scientifiques, de l'"ectoplasmie" ou du doublement. En tout cas, il n'y avait plus un chef, il y en avait deux et pour quelques minutes, on a été assez embrouillé.

16 OCTOBRE
On n'entend plus que des discours politiques à la radio. Mais la censure empêche la critique de ceux qui ont le pouvoir et on ne sait rien de la guerre.
Un ministre fédéral s'est fait couper la moustache à Québec quand, pour faire de la petite et mesquine politique, il a voulu parler contre les Allemands en faveur des Anglais. Tout le monde "revire" nazi dans ce bout-là. C'est bon signe.

17 OCTOBRE
Aujourd'hui, j'ai gagné dix piastres très facilement. Rien qu'à battre la guerre partout où j'allais pour dire à tout le monde : "La province de Québec n'a pas et n'aura pas de contrats de guerre. C'est les profiteurs d'Ontario qui gardent tout pour eux autres."
C'est Carl qui m'a donné le dix. "Cet argent provient, dit-il, du fonds secret d'une association d'industriels canadiens français qui m'ont demandé de trouver un moyen bien simple de protester. Ils sont fatigués d'être constamment ignorés par Ottawa ou les autres n'ont pas la place qui leur revient de droit."
Ce Carl là est toujours fourré partout. Il a toujours des "jobs" comme ça pour moi. Je le trouve souvent bien curieux pour un gars qui a honte d'être espion. Quel autre que lui aurait pu penser de partir une campagne de chuchotement en faveur de nos industriels ?

20 OCTOBRE
Carl veut commencer sa série d'articles pour les journaux américains et il m'a prié de lui apporter quelques bons renseignements, moyennant finance. Achille, qui travaille à Sorel maintenant, m'a dit qu'il me donnerait des détails précis sur les armements qu'on fabriquait là-bas.
23 OCTOBRE
Manchette dans mon journal : "Allez-vous mieux \$35,000,000 d'emprunt pour le crédit agricole qui encourage les cultivateurs à rester sur la terre ou \$250,000,000 d'emprunt pour aller faire enterrer vos fils de l'autre bord ?"
Co journaliste est épatant !
Bien trouvé, et on devra y réfléchir.
Doit-on se battre pour la Pologne ? Non, comme nous disent nos députés patriotes à Ottawa : "Attendez que le Canada soit attaqué pour voter des armements et pour déclarer la guerre."

25 OCTOBRE
Je ne l'aurais jamais cru. L'Union nationale est à terre. Nous allons avoir la conscription dans trois jours. Je ne sais pas si je ne serais pas mieux de m'en aller tout de suite dans le bois. Mais j'ai peur de geler tout rond et puis c'est dangereux. J'ai peur de recevoir un coup de fusil d'une police montée. Et si il fallait me défendre, il faudrait que je tire des fusils à mon tour. Ça demande de la réflexion pour jouer à ce jeu-là. On est si bien en ville. Aux vus de la guerre avec Carl. Dans la journée, des petites "jobs" payantes mais cachées qui ne nuisent pas aux chiques du secours-direct le vendredi. Mon verre de bière

27 OCTOBRE
Je ne l'aurais jamais cru. L'Union nationale est à terre. Nous allons avoir la conscription dans trois jours. Je ne sais pas si je ne serais pas mieux de m'en aller tout de suite dans le bois. Mais j'ai peur de geler tout rond et puis c'est dangereux. J'ai peur de recevoir un coup de fusil d'une police montée. Et si il fallait me défendre, il faudrait que je tire des fusils à mon tour. Ça demande de la réflexion pour jouer à ce jeu-là. On est si bien en ville. Aux vus de la guerre avec Carl. Dans la journée, des petites "jobs" payantes mais cachées qui ne nuisent pas aux chiques du secours-direct le vendredi. Mon verre de bière

COURS PRATIQUE DE DISCOURS ANGLAIS

Ce cours spécial d'entraînement oratoire, sous la direction de M. George Wilkinson, M.A., est destiné aux hommes d'affaires et aux jeunes gens canadiens-français pouvant être appelés à prendre la parole en public.

Royal Business College,
angle des avenues du Parc et Bernard
Jocelyne Papineau, directrice.
CRScent 7758.

LE PREMIER DES VINS CANADIENS DE QUALITÉ AU MÊME PRIX QUE LES VINS ORDINAIRES!

VIN BRANVIN
de JORDAN
\$1.75
LE GAZON FLACON
25 ONCES 40c
40 ONCES 80c
JORDAN WINES (QUEBEC) LTD., MONTREAL, QUEBEC

matin, midi et soir. Juliette qui m'aime et qui m'achète des chemises de soie et des kimono en satin. Je n'aurais rien de tout cela dans le bois.

26 OCTOBRE
Juliette me servira bien pour la série d'articles de Carl parce qu'elle est devenue "fore lady" dans la manufacture de son oncle. Celui-là, c'est le seul Canadien français qui, à ma connaissance, a reçu un gros contrat de guerre. Mais ça ne compte pas. Pour l'obtenir, il a été obligé de s'humilier devant des politiciens.

29 OCTOBRE
Un jeune effronté a osé me critiquer dans les petits chars, cet après-midi, parce que les boutons de manchettes à swastikas dont Carl m'a fait cadeau, lui déplaient.
"Vous n'avez pas honte" me dit-il en élevant la voix.
Ce que je lui ai servi comme "call-down", je ne le rapporte pas ici : ça prendrait des volumes.

3 NOVEMBRE 1939
Et la guerre continue! Elle continue à être une glorieuse aventure pour les Allemands et une farce monumentale autant que macabre pour les Alliés. Qu'est-ce que tu peux faire, lâcheur Albion, devant le béton solide de la ligne Siegfried? Ou sont les hommes puissants qui tu pourrais opposer aux épandies cohortes du grand Reich, Marianne a peur?
"Tout est là, tout est là," comme dit le jeune savant que j'ai rencontré l'autre jour à la société secrète.

J'aime ça mettre des grands mots dans mon calepin. Cela me "dope". C'est comme si je me bluffais moi-même, des fois. Si, un jour, ces notes devaient être "snatchées" par une indiscrète main, on trouverait certes mon âme à nu, mais aussi du style élégant et honnête, cette dernière si rare de nos jours.

La guerre continue. Et pourquoi donc se battre quand on sait que les Américains nous défendront si il y avait du danger, eux qui disposent de nombreux bateaux et d'une armée d'un million d'hommes? Et puis, ça ne serait pas dans leur intérêt de voir l'ennemi s'installer chez nous. Ils nous appliqueraient la doctrine de "Montrose" qui défend aux étrangers de se mêler de nos affaires. Pourquoi ne l'avoir pas appliquée avant aux Anglais?

5 NOVEMBRE
Carl m'assure que les compagnies anglaises du Canada n'emploient plus de jeunes gens afin de les forcer à s'enrôler. Je répliquais cela bien que j'ai peur de me contredire. Le même Carl a commencé par m'affirmer en septembre que les industriels étaient impitoyablement des pères de famille sur le pavé pour les remplacer par des jeunes gens moins exigeants quant au salaire raisonnable. Des fois, je suis mêlé dans mon catéchisme, mais il ne faut pas le laisser paraître.

10 h. du soir
Il y a du gros travail à faire pour démontrer que la province est contre la guerre. Les militaires essaient d'exploiter les résultats des récentes élections provinciales sans se rendre compte que l'électorat est bête de nature et qu'on l'a vaguement comme un tourbillon fait d'un tas d'articles avec une grande rouge. Peut-on se fier d'ailleurs au verdict des Canadiens français que René Chalouit, c'est André Siegfried (l'inventeur de la ligne du même nom), a très justement traités de dégénérés et cela, en pleine Chambre? Duplessis n'aurait pas dû parler contre la participation à son assemblée à Trois-Rivières parce qu'il a gâté la sauce à cette heure.

(A suivre)

Faites-vous ceci?

L'étude attentive des comptes rendus d'incendies démontre qu'il est possible d'éviter au moins 80% d'entre eux. Voici quelques exemples des milliers de causes connues d'incendies qui démontrent avec quelle facilité un incendie peut s'allumer et avoir des suites fatales.
Un homme jeta une cigarette dans un tas d'ordures dans une pension, d'où un incendie qui fit périr onze personnes.
Un homme jeta une cigarette dans le hall d'un hôtel; un incendie se déclara à 3 heures du matin qui fit périr quatre personnes.
Une mère dans une de nos principales villes universitaires alluma son feu pour la cinquième fois peut-être avec du pétrole. L'incendie qui en résulta causa sa mort ainsi que celle de ses trois enfants.
Un homme jeta une allumette dans un garage et s'en alla. Un enfant de six ans la trouva, l'alluma et mit le feu à ses vêtements, d'où des brûlures auxqueltes il succomba quelques heures plus tard.
Un homme essaya de dormir et de fumer en même temps; il mit le feu à son lit, fut asphyxié par la fumée et on le sortit inconscient. Seule la prompte arrivée des pompiers l'empêcha d'être brûlé à mort.
Quelques grandes personnes laissent une boîte d'allumettes s'allumer partout sur une table de cuisine. Cette particularité des allumettes influence deux petits enfants qui après en avoir apporté dans leur chambre de jeux allumèrent involontairement un incendie où périt un garçonnet.
Pensez-vous toujours à la protection et au bien-être de vos proches lorsque vous jetez des allumettes et des mégots? Pour protéger vos enfants chez vous employez-vous des allumettes de sûreté que vous mettez hors de leur portée? Tenez-vous suffisamment compte des particularités dangereuses de la gazoline et la manipulez-vous avec prudence?

Le Vrai Chez-Soi
Service irréprochable
HÔTEL ST. RÉGIS
302, RUE SHERBOURNE
R.A. 4135 TORONTO
en face de l'église du Sacré-Cœur, la seule auberge catholique de langue française à Toronto.

aux Deux Lanterne
Auberge française
CAP ST-MARTIN
Près de Montréal (route 11)
Cuisine française authentique
Repas, Thé, Gâteaux, Réceptions.
BIERES ET VINS.
TEL. ABORD-A-POUR 515
UN COIN UNIQUE

Le Vrai Chez-Soi
Service irréprochable
HÔTEL ST. RÉGIS
302, RUE SHERBOURNE
R.A. 4135 TORONTO
en face de l'église du Sacré-Cœur, la seule auberge catholique de langue française à Toronto.

Avec France et Marianne

L'ouverture officielle de l'Exposition des poupées et de leur trousseau présidée par Son Altesse Royale la princesse Alice

La section montréalaise du Comité National Canadien des Réfugiés avait convié, lundi, les journalistes à une avant-première de l'exposition des poupées, France et Marianne, que les enfants de France offrent, en 1938, aux princesses royales, Elizabeth et Margaret-Rose. Le lendemain, mardi, à onze heures, au septième étage de la maison Eaton, devant une nombreuse assistance, Son Altesse Royale, la princesse Alice, gracieuse et soumise dans un ensemble bourgeois avec cape de renard argenté, inaugura officiellement cette exposition. Des fleurs lui furent présentées par la gentille Madeleine Rinfret, petite-fille des hon. juges Thibodeau-Rinfret et Louis Boyer, après que Son Altesse Royale, dans un bref exposé, donna quelques détails sur les poupées et leur trousseau. "Toutes ces jolies choses que vous allez voir, expliqua Son Altesse la princesse Alice, sont le résultat d'une souscription des enfants de toutes les écoles de France qui, dans un geste fier, amical et spontané ont réuni les billes, les pièces et les sous, pour en faire ces chefs d'œuvre sortis des grandes maisons de Paris".

Et ce sont là de vrais chefs d'œuvre qui s'étalent à nos yeux, dans la rotonde décorée de bleu, de blanc et de rouge...

FRANCE
France, c'est la blonde aux yeux bruns : la poupée d'Elizabeth. Tout de blanc habillée. Robe de tulle avec appliques de petites feuilles en guirlande sur fourreau de lamé argent. La mantie d'hermine à elle seule est une vraie merveille, et la doublure de crêpe blanc est également garnie de motifs appliqués entourant un grand "F" brodé. Tenu du soir ou rien ne manque, ni les écharpes, ni les gants de chevreuil, ni le sac porté, ni même le mouchoir de fine dentelle, accessoires minuscules où l'on reconnaît la main-d'œuvre experte française.

MARIANNE
Marianne, c'est la brune aux yeux bleus : la poupée de Margaret-Rose qui porte une robe du soir en tulle rose sur fourreau de lamé. Des gants de daim rose brodés de sequins, une cape d'hermine, et de mignons colliers, plus mignons que dussent l'être ceux de Cendrillon...

Au cours de cette visite, je relève au hasard des noms de couturiers fameux : Maggy Rouf, Jean Patou, Worth, Madame Vionnet, Jenny, Lelong, etc., qui ont mis leur talent à contribution pour faire de cette garde-robe une merveille de la Haute-Couture française.

Tous les tissus imaginables se retrouvent à travers cette collection sans rivale. Et les transformations qu'on a fait subir au matériel, par le travail de mains expertes, soit par petites plis, broderies, incrustations, appliqués, retiennent l'attention, suscitent l'admiration de tous. On se demande comment on a pu réussir à accomplir un travail si délicat, si soigné. Tout est si mignon, si gentil, et, surtout, si minuscule. Les gants, par exemple, brodés au petit point, ou cloutés, ou encore travaillés d'incrustations de cuir. Et la lingerie ! C'est là surtout qu'on reconnaît l'art français. Tissus fragiles et légers desquels les couturiers ont tiré des merveilles ! Son Altesse Royale, s'arrêtant devant une des niches, n'a-t-elle pas détaché la ceinture d'un négligé rose à fleurs bleues, afin qu'on puisse mieux admirer la robe de nuit qu'il recouvrait ? A preuve que chaque détail méritait qu'on s'y attarde.

Deshabillés de velours avec cordelière d'or... corsets de satin brodé garnis de dentelle... éventails de plumes d'autruche... ceintures de cuir fin... colliers... broches... bracelets... serviettes de toilette en dentelle de tortue... drôleries... et s'en passe ! Les mailles de France et de Marianne y pourront-elles suffire ? Et ce petit parasol en chiffon plissé, y avait-il quelque chose de plus coquet, de plus féminin ? Et ce petit chapeau rose comme une pêche, garni d'un ruban de velours bleu, n'était-il pas gentil avec son bord doublé de plumes d'autruche couleur pêche ? Et les manchettes d'écaille, de léopard, de castor avec manchons et boutons ! Et cet ensemble sport signé Jenny ! Chemise et pantalon, s'il vous plaît, avec gilet bleu marine et blason royal brodé sur la petite poche supérieure à gauche ! Que de merveilles ! Et cette robe blanche égayée d'un motif bleu-blanc-rouge — coquelicots, marguerites et bluets — les couleurs de la France ! Pour cette toilette, il convient de noter que les motifs brodés symbolisent une vieille coutume française. Au cours de maintes cérémonies, on faisait de ces bouquets de marguerites, bluets et coquelicots qui servaient à la décoration. En certaines occasions, il était d'usage d'en présenter une gerbe nouée de paille de blé aux visiteurs de marque. Et, sans doute pour que le symbole soit plus vivant encore, on s'est servi de paille pour broder ces motifs tricolores — d'une paille teinte et traitée par un procédé spécial à cet effet. Voilà donc, mis à jour, un des secrets du génie français.

En terminant, disons que tout est riche et beau, et que l'élégance est reine et maîtresse de cette exposition qui doit durer deux semaines pour l'émerveillement de tous. Les recettes vont grossir le fonds du Comité National Canadien des Réfugiés. Cette œuvre mérite tous les encouragements.

Somme toute, la matinée de mardi fut des plus intéressantes. L'arrivée inopinée de Son Excellence le comte d'Athlone, accompagné de son aide-de-camp, causa une surprise facile à imaginer. Les applaudissements de la foule ne lui furent pas ménagés. Et, comme tous et chacun, Son Excellence vit la kiosque où FRANCE et MARIANNE étaient leurs plus beaux atours...

MICHELLE

Qui veut trop prouver ne prouve rien

La question de l'instruction de nos petits Canadiens français continue à faire couler beaucoup d'encre. La plupart des articles publiés à ce sujet sont malheureusement écrits en pure perte, puisqu'ils proviennent de gens qui cherchent à défendre une cause indéfendable.

Quelques-uns de nos amis de l'Ontario n'hésitent pas à dire aux nôtres ce qu'ils pensent franchement de notre système d'éducation suranné. Il faut bien admettre que certains y apportent quelque peu d'exagération, ce qui est parfois nécessaire lorsque l'on cherche à impressionner le lecteur. Néanmoins le fond de cette polémique est tout ce qu'il y a de plus juste et raisonnable.

Aussi les partisans de la vieille routine n'hésitent-ils pas à entrer en guerre contre ces mécréants qui ne cherchent en somme qu'à secouer la torpéur de nos fossiles. Tout esprit clair et sensé constate en effet que nos programmes d'enseignement sont arriérés. Nous piétons sur place et, suivant le dicton fort juste, qui n'avance pas recule. Réfractaires à tout progrès, nous nous trouvons ainsi en retard de plus d'un siècle.

Le plus grand quotidien français d'Amérique, dont il est inutile de donner le nom puisque il est connu du monde entier, consacre un article éditorial à réfuter les déclarations de M. Ward. Malheureusement pour l'auteur de cet éditorial, il ne trouve à l'appui de sa cause que de piètres arguments. M. Ward prétend que la proportion d'illettrés est plus grande dans le Québec que dans toute autre province. A cela le journal en question rétorque que tel n'est pas le cas, puisque les statistiques démontrent que la fréquentation scolaire est plus que normale dans notre province. Voilà bien une preuve qui ne prouve rien. Le fait que les enfants d'âge scolaire suivent les cours qui leur sont destinés ne signifie nullement qu'ils y apprennent quelque chose. Et d'ailleurs, avec la meilleure volonté du monde, comment ces pauvres petits pourraient-ils acquérir quelque savoir avec un programme dénué juste bon à les abêtir au lieu de les instruire ?

La population canadienne-française ne cesse de se plaindre qu'elle n'a pas la proportion qui lui revient dans les postes de commande. Comment pourra-t-elle en être autrement aussi longtemps que notre système d'enseignement tiendra nos compatriotes dans un état d'infériorité manifeste tant au point de vue de l'instruction qu'au point de vue pratique. Il est donc de toute nécessité de rajouter nos programmes d'enseignement pour les mettre à la page. Nous sommes en Amérique, ne l'oublions pas, pays de progrès par excellence et nous devons vivre avec notre siècle.

Mais avant toute chose, voyons à avoir des professeurs compétents à tous les stades de notre enseignement, car un

ignorant ne sera jamais capable d'enseigner ce qu'il ne connaît pas lui-même !

Ne faisons pas l'autruche et ne fermons pas les yeux sur notre médiocrité sans quoi nous sommes condamnés à croupir dans notre ornière et à continuer à nous laisser damer le pion par de plus pratiques que nous.

UN PERE DE FAMILLE.

Les ennemis de l'intérieur

Poursuivant une politique toute semblable à la nôtre, le MONDE OUVRIER s'attaque avec vigueur, en son numéro du 31 août dernier, aux ennemis de l'unité canadienne bien comprise — plus nombreux, hélas ! qu'on ne le pense :

"Il y a d'abord les anglophobes chroniques pour lesquels il n'est d'autres Canadiens que les Canadiens français, les autres étant les anglais, les irlandais, les écossais et les étrangers. Pour ces provincialistes à courte vue, la perfide Albion est toujours une réalité, surtout depuis le début du présent conflit. Ils ne se rendent pas compte, tant leur aveuglement est intégral, qu'ils seraient les premiers à rouspéter, et comment, si l'Empire britannique détruit, au moins politiquement et économiquement, ils étaient forcés de subir l'innommable tyrannie qui sévit en Italie, en Allemagne, en Espagne et partout où les Etats agressifs contrôlent actuellement l'administration publique, comme en Pologne occidentale, en Norvège, au Danemark, en Hollande, en Belgique et en France, occupée ou non-occupée."

"Parmi ces pratiquants d'un crétinisme anglophobe, il en est qui voudraient voir l'Angleterre à genoux" et ses chefs démocratiques faire amende honorable aux pieds des maîtres gangsters axistes. D'autres veulent bien voir l'Empire britannique à tous les diables, mais ils craignent d'envisager la possibilité d'une dictature nazie ou fasciste au Canada. D'autres encore, qui n'avaient ni leur aversion pour l'Empire ni leur admiration pour les professionnels de l'assassinat collectif, recherchent les émissions allemandes sur ondes courtes de préférence à toute autre. Leur excuse, c'est qu'ils veulent entendre l'autre son de cloche avant de se faire une opinion !"

Nous proclamons bien haut, avec l'éditorialiste du MONDE OUVRIER, "qu'il faut être en garde contre tous ces ennemis de l'intérieur canadien et faire échec à leur propagande insidieuse de façon constante et systématique. Car ces colonnards sans le savoir sont des saboteurs de la victoire démocratique en préparation, des défilistes peut-être, mais des défilistes quand même."

AUJOURD'HUI

Voici le sommaire de l'édition d'aujourd'hui du "digest" français L'AUJOURD'HUI. Pétain, vainqueur de Verdun. Jean Guayon-Cesbron. Les Canadiens vus de l'étranger. John MacCormack. Une reine en exil. "Journal de la Femme". Le réaliste Chapechinski. "Notre Combat". Caractères de la culture américaine. "The Saturday Review of Literature". L'École littéraire de Montréal. "Revue Populaire". Caractère et prestige. "Charles de Gaulle". Comment marquer ses livres. "The Saturday Review of Literature". Reliques canadiennes. "Revue Populaire". "L'Erreur de Trotsky". "Alec Geyer". Madame Bernadette. "Le Temps". L'Angleterre est une île. "Revue Moderne". Fin de l'ancien régime. Il. Peut-on remplacer l'essence. "La Science". La Vie. Pour découvrir le futur. "Sciences et Voyages". Le Raja, palme aux cent usages. "La Science et la Vie". Deux cordes à son Arc. "Man". Une tentative d'abolition, en commun. "Sciences et Voyages". L'AUJOURD'HUI est en vente dans tous les kiosques. Pour abonnement s'adresser à St. ouest rue St-Jacques, Montréal.

CONVERSATION DE TABLE

LES GAUFRES

par Louis P. De GOUY

Contrairement à ce qu'avait été l'art du bien manger au temps de l'époque impériale et sous la restauration on constata dès l'avènement du roi-bourgeois, au début de ce siècle de romantisme gastronomique, la tendance déplorable d'un retour à la frugalité spartiate.

Sous ce règne, les cuisines de la maison royale de France ne connurent point l'activité de celles des régimes précédents, et la table des Tuileries ignora la richesse et la splendeur de celle de Talleyrand.

Louis-Philippe dédaignait ou méconnaissait royalement cette maxime d'Epictète : "Les plaisirs de la table ne sont point méprisables et attachent au prix à la bonne chère n'est pas tomber dans un grossier matérialisme." Fort heureusement à l'exemple ne venait pas d'en haut, le Paris d'alors avait des restaurants fameux qui lui conservaient son titre de capitale du monde gourmand et toute une pléiade d'artistes culinaires, tous gourmets d'élite, qui affirmèrent leur attachement au culte de Comus et consacrèrent les fastes de la cuisine de l'époque en de multiples ouvrages.

Dans son livre "Les Soupers de mon Temps", Roger de Beauvoir (alias de Bully) a fixé les silhouettes de quelques-uns de ces docteurs frères en la religion de Gastera. Ce sont : Romieu, buveur intèpre et mystificateur redouté, auteur d'un "Code Gourmand", d'ailleurs peu connu.

Le Comte de Courchamps (alias Maurice Cousen), étrange personnage et prétendu auteur des "Mémoires de la Marquise de Créquy". En 1839, il publia la "Neo-Physiologie du Goût (qu'il ne faut pas confondre avec la "physiologie du Goût", de Jean Anthelme Brillat-Savarin). Dictionnaire général de la cuisine française, annonçant audacieusement comme "une publication qui doit suppléer à tous les livres de cuisine".

Eugène Buffault, spirituel physiologiste, qui fut classé comme le plus héroïque souper de son temps, auteur de "Paris à Table".

Saint Cricq, dont les excentricités stupéfiantes les habitués du Café Anglais. Nestor Roqueplan, l'échotier parisien sans rival, critique exécuté des cuisiniers et des chefs, ainsi que des restaurateurs de la Ville Lumière.

Mallouret, épicurien de grande classe. La bibliographie doit beaucoup à Monselet. En 1888, il fonda le "Gourmet", en 1899, parut sa "Cuisine Poétique", puis ce furent ses "Almanachs Gourmands".

En 1883, la venue de Chailion-Pissala (alias Emile Chizat) auteur de la "Vie à Table à la Fin du XIXe Siècle", marqua une sorte de réveil de la corporation culinaire. Le journal "L'Art Culinaire", qu'il fonda à cette époque — avec notre Maître Escottier, dont je suis un pupille, et l'auteur d'une évolution professionnelle qui se traduisait brillamment, pendant plus de 30 années, dans les Expositions et Salons Culinaires. Ce fut lui, Chailion-Pissala — et c'est une justice à lui rendre — qui fit comprendre aux cuisiniers ainsi qu'aux Chefs ce qu'ils devaient et pouvaient être.

Chailion-Pissala, cet ex-Esquire de Cuisine du roi de Grèce, prenait ses sujets dans ce qu'il exécutait et qu'il traduisait dans la langue des dieux, on en respectait scrupuleusement la technique. C'est de lui et par lui que les gaufres, les bonnes gaufres se répandirent dans les cuisines. Presque tout le monde aime les gaufres, et qui ne les aimait pas avec leur croquant friable qui les rend presque comparables au pain ou au gâteau, surtout pour un repas improvisé. Un autre point en leur faveur, c'est que les gaufres doivent toujours être faites à la dernière minute, ce qui les place au premier rang des plats de circonstance imprévus, des remplacements délicieux, car les membres de famille ou l'invité ne peut jamais deviner si elles étaient prévues et faites spécialement pour lui.

Les bonnes gaufres au lait aigre, aux noix hachées mélangées à la pâte; au chocolat; au parfum de l'orange, du citron, de la banane, etc.; au fromage, aux aïreilles, aux mirtilles, au gingembre, à la levure avec ou sans addition de pommes de terre rapées; au miel, aux raisins secs; aux épices, aux zestes de fruits limonoux; en un mot les gaufres peuvent se parfumer avec tous les parfums et aromes culinaires.

Les gaufres sont très faciles à faire et ont l'avantage de se faire très rapidement. Aux Etats-Unis, elles sont en très grande faveur, mais elles sont mangées la plupart du temps avec trop de mélan-

ges ou trop de sirop extrait de l'étable (maple syrup), ce qui volatilise la saveur et le goût fin de la pâte fragile dont elles sont composées.

Pour goûter la finesse des gaufres, essayez de mélanger du beurre fin (non salé) avec de la gélatine de grosseselles. Délicieuses les gaufres avec du miel. Il semble que les abeilles ont leur seule raison d'existence pour savourer les gaufres fraîchement faites. Faire chauffer le miel avec un morceau de beurre frais gros comme une noix pour chaque demi tasse de miel, l'étaler sur les gaufres, bien chaudes. C'est tout simple, mais c'est combien délicieux !

La recette de base fondamentale des gaufres, laquelle peut-être variée à l'infini selon les goûts, est la suivante :

1 — une tasse et quart de farine; 2 — une cuillère à café de poudre à pâte; 3 — une demi cuillère à café de sel fin; 4 — un tiers de cuillère à café de soda comestible; 5 — deux oeufs séparés; 6 — une tasse de lait aigre; 7 — six cuillères à bouche de beurre fondu et, légèrement tiède.

Vous mélangez ensemble dans une terrine, la farine, le sel et la poudre à pâte, que vous passez au tamis deux fois afin d'amalgamer les trois ingrédients secs. Vous ajoutez à la farine le lait (ou en remuant bien, à seule fin de bien combiner les éléments ensemble, d'éviter les grumeaux et de rendre la pâte onctueuse et lisse. Ajoutez ensuite les jaunes d'oeufs bien battus, puis le beurre fondu, tiède. Amalgamez le tout ensemble en remuant à l'aide d'une cuillère en bois préférablement, puis ajoutez le soda et en dernier lieu les blancs d'oeufs battus en neige.

Cette pâte peut être faite plusieurs heures d'avance et se gardera très bien à la glacière jusqu'au moment où elle sera utilisée. Les fers ou moules à gaufres doivent être très chauds avant de verser la pâte. Ils ne doivent jamais être lavés. Après chaque cuisson, vous essayez simplement les fers ou moules avec un bouchon de papier sans trop s'échauffer et à l'aide d'une brosse spéciale assez dure, vous enlevez les bavures occasionnelles par le trop de pâte placée sur les fers.

Dans certains restaurants, l'on sert des gaufres avec de la vanille, celle principalement grillée; les Américains sont friands de ce mets. Toutes ou presque toutes les sauces peuvent être servies avec des gaufres, les sauces sucrées bien entendu.

Dans certains restaurants du Middle West, une délicieuse sauce, appelée Ruby Sauce, est en très grande faveur. Elle est préparée de la façon suivante :

Coupez des aïreilles (cranberries) en deux, lavez-les bien pour en extraire complètement les pépins minuscules qu'elles contiennent. Egouttez-les, et cuisez-les dans un sirop de sucre blanc, fait d'égalles parties de sucre et d'eau, jusqu'à ce qu'elles deviennent transparentes.

Le retrait des pépins minuscules non seulement empêche que les fruits deviennent plus foncés à la cuisson, mais leur conserve cette belle couleur franche de rubis qui leur est naturelle.

Louis P. DeGOUY

Où passer de belles soirées d'automne

En ces heures troubles, quel recherche de mieux que la quiétude et l'atmosphère reposante d'une véritable guberge d'autrefois. Quand aux plaisirs de la table s'ajoutent le charme et le confort d'un vaste foyer, où flambolait la traditionnelle, bûche d'érable. C'est là, vous en conviendrez, un autre bûche des dieux de la table.

Et puisque ce lieu unique est si près de vous, tout aux portes de Montréal, pourquoi ne pas en faire votre coin habituel. L'auberge des Deux Lanternes, du Cap St-Martin, puisqu'il s'agit d'elle, vous réserve des heures mémorables. Vous y découvrirez là, la bonne auberge d'autant où l'on vous chérisse, où l'on s'ingénie à vous faire plaisir. Elle mérite le trajet par un chemin plaisant, paré de ce temps-ci de son plus beau décor d'automne.

Pourquoi tout le monde dit: Nous Voulons des SWEET CAPS!

Les Sweet Caps sont les cigarettes les plus populaires au Canada parce qu'elles possèdent une douceur et un arôme uniques. On les fabrique d'après la célèbre formule Sweet Caporal qui requiert le mélange bien balancé de 38 classifications de tabacs virginiens de premier choix. Achetez-en un paquet aujourd'hui même.

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."

\$1.00 envoi 300
cigarettes SWEET CAPORAL ou WIN-CHESTER, ou \$1.00 envoi soit 1 livre de tabac à pipe OLD VIRGINIA, soit 1 livre de tabac SWEET CAPORAL HACHE FIN (avec papiers Vogue) aux Canadiens qui font du service courtois-mer dans la C.S.A. seulement.

\$2.50 envoi 1,000
cigarettes à un soldat ou à une unité.
Adressez "SWEET CAPS",
B.P. 1000, Montréal, P.Q.

CIGARETTES SWEET CAPORAL

